



VALÉRIE,  
OU  
LETTRES  
DE GUSTAVE DE LINAR  
A ERNEST DE G...

---

TOME SECOND.

---

A PARIS,  
Chez HENRICHs, libraire, rue de la Loi.

A HAMBOURG,  
Chez AUGUSTE CAMPE, libraire.

1804.

VALÉRIE,

OU

LETTRES

DE GUSTAVE DE LINAR

A ERNEST DE G...

TOME SECOND

A PARIS

chez M. Bachelier, Libraire, rue de la Harpe

A BRUXELLES

chez M. Moitteux, Libraire, rue de la Harpe

1822

VALÉRIE,

OU

LETTRES

DE GUSTAVE DE LINAR

A ERNEST DE G...

LETTRE XXX<sup>me</sup>.

Venise, le

**C**E jour est un jour de bonheur pour ton ami.

J'ai reçu ta lettre, cher Ernest, et en même-temps que j'en recevois une du comte. Il sembloit que l'amitié eût choisi cette journée pour l'embellir de tous ses bienfaits. Et quand ton cœur

II.

me ramenoit en Suède, au milieu de tant de tableaux où s'enlaçoient et les souvenirs de la patrie, et ceux des affections plus chères encore, le comte me transportoit à son tour au milieu de ces merveilleuses créations du génie, de ces antiques souvenirs d'où l'histoire semble sortir toute vivante pour nous raconter encore ce que d'autres siècles ont vu. Il faut, Ernest, que tu partages ce que j'ai éprouvé, et je t'envoie des fragmens des endroits qui m'ont le plus intéressé. Je ne veux point toucher au passage qui peint la constante affection du comte; tu verras comme il me juge, et comme j'en suis aimé.

*Fragment de la lettre du comte à Gustave.*

« Je ne sais par où commencer, Gustave. Au milieu de tant de beautés, mon âme s'arrête indécise; elle vou-

droit vous conduire partout, vous faire partager ses plaisirs, et offrir du moins à votre imagination quelques esquisses de ces tableaux que vous n'avez pas voulu voir avec moi.

» Mais comment vous rendre ce que j'admire? Comment parler de cette terre aimée de la nature, de cette terre toujours jeune, toujours parée, au milieu des antiques débris qui la couvrent? Vous le savez: deux fois mère des arts, la superbe Italie ne reçut pas seulement toutes les magnifiques dépouilles du monde; magnifiques à son tour, elle donna aussi de nouvelles merveilles et de nouveaux chefs-d'œuvres à l'univers. Ses monumens ont vu passer les siècles, disparaître les nations, s'éteindre les races, et leur muette grandeur parlera encore long-temps aux races futures.

» Le temps a dévoré ces générations qui nous étonnèrent: les fortes pen-

sées, les mâles vertus de l'antique Rome, et sa barbare grandeur, tout a disparu; la mémoire seule plane silencieusement sur ces campagnes, tantôt appelle de grands noms, tantôt cite des cendres coupables, dessine ces scènes gigantesques où se mêlent le triomphe et la mort, les fêtes et les douleurs, le pouvoir et l'esclavage; ces scènes où Rome donna des lois, régna sur l'univers, et périt par ses victoires même.

» Le voyageur alors aime à rêver sur les ruines du monde; mais, fatigué d'interroger la poussière des conquérans, sur laquelle il croit voir encore peser tant de calamités, il cherche, dans des bosquets tranquilles, ou près d'un monument consolateur élevé par la religion, il cherche les restes de ces hommes qui, dans le siècle des Médicis, donnèrent à l'Italie une nouvelle splendeur, qui parlèrent à leurs frères un langage simple et céleste.

Nous croyons les voir consacrer les arts à élever l'âme, à la rapprocher d'un bonheur plus pur, et essayer en tremblant de rendre les saintes beautés qui les transportent.

» La peinture, la poésie et la musique, se tenant par la main comme les Grâces, vinrent une seconde fois charmer les mortels; mais ce ne fut plus, comme dans la fable, en s'associant à de folles absurdités. Ces pudiques et charmantes sœurs avoient apporté des traits célestes; et, en souriant à la terre, elles regardoient le ciel; et les arts alors se vouèrent à une religion épurée, austère, mais consolante, et qui donna aux hommes les vertus qui font leur bonheur.

» Ici s'élevèrent aussi le Dante et Michel-Ange, comme des prophètes, » qui annoncèrent toute la splendeur » de la religion catholique. Le premier » chanta ses vers pompeux et mys-

» tiques qui nous remplissent de ter-  
 » reur ; l'autre, avec une grâce sau-  
 » vage qui ne reconnoît de loi que  
 » celle qu'elle créa elle-même, conçut  
 » ces formes grandes et hardies, qu'il  
 » revêtit d'une beauté sévère : il s'a-  
 » bîme dans les secrets de la religion,  
 » il épuise l'effroi, il fait fuir le temps,  
 » et laisse enfin à l'art étonné son mi-  
 » racle du jugement dernier.

» Mais que j'aime surtout son génie,  
 » quand il se dépose dans cette grande  
 » conception, dans ce temple dont la  
 » vaste immensité appelle pensée sur  
 » pensée, et qu'un siècle entier cons-  
 » truisit lentement ! Des rochers ont  
 » été arrachés à la nature, de froides  
 » carrières ont été dévastées, d'innom-  
 » brables mains ont travaillé à assem-  
 » bler ces pierres, et se sont engour-  
 » dies elles-mêmes ; mais où est-il ce-  
 » lui qui donna une pensée à tout  
 » cela ? qui dit à ces magnifiques co-

» lonnes de s'élever ? qui fit la loi à  
 » cette énorme coupole, et la fit obéir  
 » à sa téméraire conception ? qui réa-  
 » lisa ainsi cet incroyable rêve, par  
 » un art pieux et les secours de ces  
 » pontifes qui portèrent la triple cou-  
 » ronne ? Hélas ! il a passé aussi l'au-  
 » teur de ces merveilles ; et, comme  
 » lui, les pontifes se sont levés lente-  
 » ment de leurs sièges sacrés ; ils ont  
 » déposé leur tiare, et ont passé sous  
 » ces voûtes, sublime monument, ma-  
 » jestueux Saint-Pierre ! toi qui, créé  
 » par des hommes, as vu s'effacer la  
 » race de tes créateurs, et qui verras  
 » encore, pendant des siècles, les gé-  
 » nérations plier religieusement sous  
 » tes dômes. (Tick).

» Vous voyez, Gustave, combien je  
 me suis laissé entraîner ; et pourtant,  
 de combien de choses encore je vou-  
 drois vous parler !

» Suivez-moi. Voyez près de là, où

dorment d'ambitieux Césars, veiller d'humbles filles qui ont renoncé à tout; voyez, sous l'arc du triomphateur, l'araignée filer silencieusement sa toile. C'est aux pieds de ce Capitole, où vinrent expirer tant d'empires, que j'ai lu Tite-Live; c'est aussi du rivage, où je considérois Caprée, que j'aimois à lire Tacite, et à voir l'affreux Tibère, par un juste châtement de la Providence, forger son propre malheur en forgeant celui des autres, et écrire au sénat qu'il étoit le plus à plaindre des hommes.

» Mais laissons les crimes des Romains: voyons, de ce même rivage, ces verdoyantes îles parées d'une éternelle jeunesse, et le Vésuve, tonnant sur ce même golfe où nous nous laissons tranquillement aller vers Pausilippe. Plus loin, que j'aime, sur cette terre mythologique, près de l'autre où prophétisoit la Sibylle, le couvent d'où

sort un pauvre religieux qui s'en va prêchant la vertu, et prophétisant sa récompense!

» Que j'aime à m'arrêter dans ces vallons que le ciel semble regarder avec joie, et où mon pied heurte souvent contre une pierre funèbre! Bocages de Tibur, aimable Tivoli, jardins où médisoit Cicéron, sentiers que suivoit Pline en observant la nature, qu'avec volupté je me suis vu au milieu de vous! Ah! du moins vous resterez toujours à l'Italie, et le voyageur cherchera vos traces et les retrouvera.

» Mais vous, chefs-d'œuvres que mes sens enchantés contemplant souvent, où vivent encore des hommes que nous n'admirons pas assez, vous pouvez quitter ce ciel, comme des captifs emmenés loin de leur pays natal; un nouvel Alexandre peut étonner l'univers, et enrichir son triomphe de vos superbes dépouilles: heureux alors celui qui vous

aura vu ici; ici, où vous fûtes inspirés par la religion, et où la religion vous entourait de ses pompes! Heureux qui vous aura vu dans ces temples où se prosterna devant vous la dévotion humble et errante, et la puissance orgueilleuse et superbe!

» En ôtant d'ici la Transfiguration, la Sainte-Cécile, la Sainte-Cène, du Dominicain, où les placera-t-on? Quel que soit le palais magnifique, ou l'édifice qui leur est destiné, leur effet sera détruit. C'est au fond d'une Chartreuse; c'est, rempli de terreur et d'effroi, qu'il faut voir un Saint Bruno, et non auprès d'un front couronné de roses. Et ces Vierges si pures, qui ont apporté des traits divins et des âmes qui ne connoissent que le ciel, les verra-t-on sans tristesse à côté de profanes et d'impudiques amours?

» Et vous aussi, enfans de la Grèce, race de demi-dieux, modèles enchan-

teurs de l'art, vous qui, en quittant la Grèce, n'avez changé que de terre sans changer de ciel, ne quittez jamais cette seconde patrie, où les souvenirs de la première sont si vivement empreints! Ici, sous de légers portiques, ou bien sous la voûte plus belle d'un ciel pur, vos regards se tournent encore vers l'Attique ou la fabuleuse Sicile. Irez-vous cacher vos fronts sous d'épaisses murailles et au milieu d'une terre étrangère? Vous, Nymphes, dispersées dans ces bocages, vivrez-vous auprès des ruisseaux enchaînés? Et vous aussi, Grâces, qui n'êtes point vêtues, qui ne pouvez point l'être, que feriez-vous dans des climats rigoureux?

» Vous devez me savoir gré, mon ami, d'une aussi longue lettre; car ce n'est pas le pays où il faut écrire, et j'emploie chaque minute à amasser des souvenirs. D'ailleurs, vous m'avez presque donné le droit de vous en vou-

loir, si je ne trouvois pas bien plus doux de vous aimer comme vous êtes. Il faudra pourtant, Gustave, que je vous parle de vous-même; ce ne sera pas aujourd'hui, mais au premier moment. Vous m'effrayez quelquefois; et cela, parce que vous avez dépassé votre âge. Gustave, Gustave, il n'est pas bon de se retirer devant la vie comme devant un ennemi avec lequel nous dédaignons également et de nous battre et de nous réconcilier. Quelles sont ces sombres préventions, cette défiance du bonheur? J'aimerois mieux vous voir faire des fautes; votre âme me rassurerait sur toutes celles qui peuvent vous être vraiment dangereuses. Vous êtes absolument le contraire de la plupart des jeunes gens, qui comptent la jeunesse pour tout, et croient que ces belles années nous ont été données, avec leurs couleurs vives et leur ivresse, pour nous cacher l'ennui et les

dégoûts des années qui suivent, tandis que, si nous connoissions la vie, nous versions qu'en nous en rendant dignes elle n'est pas un don funeste, un fruit amer sous une écorce douce et brillante: mais je réserve à une autre lettre de plus longues réflexions. Je voudrois, Gustave, que votre jeunesse fût comme un beau péristyle qui doit conduire à un plus bel ordre d'architecture. Je voudrois, Gustave, vous voir, non pas toujours heureux, il est trop utile de ne pas toujours l'être, mais vous voir avec le bonheur de votre âge et avec ses beaux défauts. C'est de nous-même que nous devons tirer notre bonheur; c'est à nous à tout donner aux autres, même en croyant recevoir beaucoup d'eux: être riche, c'est être susceptible de la faculté de jouir; c'est avoir en soi quelque chose qui vaut mieux que ce que les hommes peuvent donner.

» Que le vulgaire se plaigne des il-

lusions détruites; il existe, pour l'homme supérieur, une réalité constante, et je ris quand je vois cette multitude dégradée vouloir des biens qu'elle ne sait pas donner, et dont le poids seul l'écraserait.

» Quant à vous, Gustave, vous êtes fait pour jouir de vos douleurs mêmes, et pour vous plaire dans votre force. Je devrois, au lieu de douleurs, dire contrariétés, obstacles, auxquels on donne trop de latitude dans la vie, et que la Providence envoie pour nous apprendre à lutter, à les vaincre, à les voir sous nos pieds, tandis que nos regards embrassent un superbe horizon.

» Les grandes douleurs sont rares, et ne les sent pas qui veut. J'ai promis à votre père, mourant, d'être votre ami; je vous pressai contre mon cœur, et mon cœur vous adopta: je mis la main de Valérie dans la vôtre, comme celle d'une sœur dont la voix

et les regards devoient charmer votre vie; ou plutôt je mis à vos côtés les douces vertus, sûr que vous les respecteriez, que leur ascendant vous feroit fuir tout ce qui ne leur ressembleroit pas, et que mon bonheur vous feroit aimer un bonheur pareil. Vous le dirai-je? je vous trouvai sauvage, habitué à une vie austère; vous étiez trop loin de ces douces affections qui sont les grâces de la vie, et qui, en fondant ensemble notre sensibilité et nos vertus, nous préservent également et des passions extrêmes et d'une honteuse dégradation. Gustave, puisse-je ne pas m'être trompé! puissiez-vous marcher dans la vie en sentant votre âme s'agrandir, et en voyant tout ce qu'elle a d'aimable! puissent vos derniers regards tomber sur mes cendres, et les benir! »

---

LETTRE XXXVI<sup>m</sup>e.

Venise, le

**T**E rappelles-tu, Ernest, cette singulière aventure à laquelle je ne donnai aucune suite, mais dont je te parlai, il y a six mois : cette Bianca, qui m'avoit vivement ému par sa ressemblance prodigieuse avec la comtesse ? Je pris quelques informations sur elle : j'appris que c'étoit la fille d'un pauvre compositeur qui s'étoit ruiné en faisant de méchans opéras ; qu'il étoit mort, et qu'elle vivoit avec une vieille tante ; que toutes deux ne voyoient personne, et que Bianca étoit la filleule de la duchesse de M..., qui se plait à relever ses charmes par une mise élégante : elle lui a donné des talens, et Bianca, disoit-on, étoit très-bonne musicienne. J'en parlai à Valérie dans le temps ;

nous cherchâmes à la voir, mais vainement, et je l'oubliai.

En revenant, il y a quelques jours, vers les six heures du soir, de l'île Saint-Georges, je repassai sur le quai des Esclavons, sous ces mêmes fenêtres où je m'étois déjà arrêté une fois : mes oreilles furent surprises par une ravissante mélodie. D'abord, je ne comprenois pas ce qui produisoit sur moi cet effet ; ensuite, je me rappelai une romance que Valérie chantoit souvent. Je m'arrêtai, et livrai mes sens et mon cœur à cette muette extase qui ne peut être connue que des âmes que l'amour a habitées. Peu à peu, me rappelant que c'étoit là que j'avais vu, il y avoit plusieurs mois, Bianca, je pensai que ce pouvoit être elle qui chantoit ainsi, et j'eus une curiosité extrême de la voir, de me représenter plus vivement Valérie ; car cette singulière Bianca n'a pas seulement beaucoup de ressemblance

avec la comtesse, elle a aussi beaucoup de sa voix.

Après plusieurs tentatives, trop longues à détailler, je parvins jusqu'à elle; je la vis un instant, et ce ne fut pas sans trouble. Elle a, de Valérie, presque tout ce qu'on peut séparer de son âme; il ne lui manque que ses grâces, que cette expression qui trahit sans cesse, cette âme profonde et élevée, et qui est si dangereuse pour ceux qui savent aimer.

La tante de Bianca me reçut très-bien, ainsi qu'elle-même. J'eus occasion de leur rendre quelques services auprès d'un homme que je connoissois beaucoup, et je revins les voir plusieurs fois: je les menai au spectacle à différentes reprises, ce qui leur fit beaucoup de plaisir à toutes deux. J'étois bien aise de m'étourdir, de rapetisser même mon existence, afin de m'éloigner de cette dangereuse solitude

qu'habite Valérie. Je sentois bien que son image me suivoit; mais, au milieu de ce cercle de nouvelles habitudes, dans lesquelles je cherchois à me jeter; dans ses chambres mesquines, mal éclairées; dans ces loges ténébreuses, où vont s'engloutir les personnes qui ne marquent pas; à la vue de ces manières, qui ôtent tout à l'imagination; de ces inquiétudes, pour paroître quelque chose; de ces éclats de rire forcés; de ces chuchoteries, qui sont la coquetterie de ces sortes de gens qui par-là croient se rapprocher du bon ton: au milieu de tout cela, j'éloigne Valérie autant qu'il est possible; il me semble que j'aurois honte de l'associer à des scènes si peu faites pour elle, et je pense souvent à ces grands contrastes qu'établissent les différentes nuances de la société. Ce qui marque surtout le rang, ce n'est ni l'or, ni le luxe; c'est une certaine élégance dans les manières,

quelque chose de calme, de naturellement noble, sans calcul et sans effort, qui met chacun à sa place, et reste toujours à la sienne.

Quoi qu'il en soit, Ernest, et quoique mon âme n'en revienne que plus fortement à Valérie, par les soins que je me donne pour m'en éloigner, comme une branche qu'on veut écarter avec force du tronc y revient avec plus de violence, quoi qu'il en soit, je sens que Bianca fait quelquefois une vive impression sur mes sens. Ce n'est rien de ce trouble céleste qui mêle ensemble tout mon être, et me fait rêver au ciel, comme si la terre ne pouvoit contenir tant de félicités; c'est une flamme rapide, *qui ne brûle pas*, qui n'a rien de ce qui consume, et que j'appellerois désir, si je ne savois pas si bien ce que c'est que désirer.

Il m'arrive quelquefois de regarder long-temps Bianca; et quand un de ses

traits ou quelque chose de sa taille m'a rappelé Valérie, je cherche alors à l'oublier elle-même, et à écarter tout ce qui pourroit troubler mon illusion. Je crois que ces momens, où je suis à cent lieues de Bianca, lui font croire que je l'aime; je souris alors, comme s'il étoit si facile de m'inspirer de l'amour!

Il en est de la voix de Bianca comme de ses traits; elle a des sons de Valérie, mais aucune de ses inflexions; et où les auroit-elle prises ces inflexions, ces leçons que donne l'âme, qu'on reçoit sans s'en apercevoir, et qui prouvent l'excellence du maître?

Hier, j'ai été chez Bianca; et, comme il faisoit très-beau, j'ai proposé à sa tante et à elle de prendre des glaces, ce que nous avons fait. Bianca et moi, nous nous sommes promenés; et elle m'a parlé de la duchesse, de son père, de l'envie qu'elle avoit eue d'entrer au

théâtre de *la Phénice*, du plaisir que lui faisoient les bals, et combien elle aimoit à voir ces grandes dames bien parées. Pendant tout cela, je n'écou-  
tois pas bien attentivement, jusqu'à ce qu'elle se baissa pour cueillir une vio-  
lette: en la prenant, elle fit envoler un  
grand papillon qui passa près de moi.  
Tout à coup, une multitude d'idées,  
de souvenirs, qui avoient dormi long-  
temps, vinrent se réveiller; je me rap-  
pelai vivement notre entrée en Italie,  
ce cimetière, l'Adige, le Sphinx, et  
quelques traits de l'enfance de Valérie  
si différens de ce que je venois d'en-  
tendre. Je devins si rêveur que Bianca  
m'en fit des reproches: alors, je m'ef-  
forçai de paroître extrêmement gai; et  
je me permis même quelques petites li-  
bertés, bien innocentes, qui ne furent  
pas repoussées, ce qui me contint au  
lieu de m'enhardir. Je ne me comprends  
pas moi-même; quelquefois je suis si

bizarre, si singulier! J'aurois honte de  
te parler de tout cela, Ernest, si au  
fond, je ne me disois pas que je puis  
abuser de ton amitié comme de ta pa-  
tience. Cette idée m'est douce; et puis  
je travaille pour un but que tu approu-  
ves: ne faut-il pas tâcher de retrouver  
ma raison? *Tâcher*, que sais-je?...  
poursuivons. Voyant que Bianca ne sa-  
voit que penser de tout ce qu'elle  
voyoit, et devenant toujours plus em-  
barrassé moi-même, je lui proposai une  
promenade sur l'eau: j'appelai les gon-  
doliers, et nous partîmes, avec la per-  
mission de sa tante qui, pour finir un  
ouvrage, voulut rester.

Bianca se plaça dans la gondole;  
les rames commencèrent à nous empor-  
ter doucement. Il me sembloit qu'elle  
me regardoit avec intérêt, mais sans  
timidité. Tout à coup elle prit ma main  
et me dit: *Navète mai amato?* Je ne  
sais pourquoi ces paroles me troublè-

rent autant : mon sang se porta à ma tête, mon cœur battit ; je n'eus la force ni de parler, ni de prendre légèrement cette question ; et je souris mélancoliquement, en même-temps que je sentois mes yeux se remplir de larmes. Je vis Bianca rougir, et son visage exprimer la joie. Cette singulière méprise me peina, et je me reprochai d'y donner lieu. Soudain je me levai, et résolu de ne plus la voir : je me dis aussi que je devois éviter de produire quelque impression sur elle quand même ce ne seroit pas de l'amour, quand même je la croirois incapable d'en ressentir ; le moindre intérêt, la moindre espérance déjouée pouvoit lui faire du mal.

Je m'étois avancé à l'extrémité de la gondole ; Bianca me rappela. *Siette matto*, me dit-elle ; *perche non state qui?* Je sentis que ma position alloit redevenir embarrassante, et je cherchai

à

à m'en tirer. » Bianca, lui dis-je, en lui prenant la main, faites-moi le plaisir de chanter *t'amo piu che la vita*. » C'étoit cette romance de Valérie. J'appuyai ma tête de manière que mes yeux glissoient sur le vaste horizon, et franchissoient dans le lointain les Alpes du Tyrol, que nous avions franchis ensemble. Bianca, soit qu'elle fût émue, soit qu'elle me parût telle, chanta d'une manière passionné qui me saisit ; sa voix entra dans tous mes sens ; j'éprouvois une inquiétude délicieuse, un besoin d'exhaler l'oppression de ma poitrine.... Dans ce moment, les gondoliers firent un cri pour saluer une autre gondole. Je levai machinalement les yeux, je vis Lido de loin ; et, comme la voix des Syrènes enchantoit les compagnons d'Ulysse, de même je me sentis enchanté : Valérie me sembloit être sur le rivage ; un désir ardent de sa présence s'empara de mon

II.

2

coeur. — Je n'osois étendre les bras pour ne pas étonner Bianca; mais je les entendis dans la pensée; je l'appelois à voix basse; je languissois, je me mourais; et, sentant toute mon indigence, je me disois: « Jamais tu ne la tiendras dans tes bras! » Attendri aussi par les sons de Bianca, par ces paroles: *Lascia mi morir!* je me mis à pleurer amèrement.

Elle cessa de chanter; elle se rapprocha de moi; puis elle me dit: « Je ne puis vous comprendre. Vous êtes un jeune homme bien mélancolique! Etes-vous tous comme cela dans votre pays? En ce cas-là, je vois bien qu'il vaut mieux rester en Italie. » Et comme elle crut que je pouvois être blessé, ne lui répondant pas, elle prit son mouchoir, essuya mes yeux, souffla dessus, pour qu'ils ne parussent pas rouges, et me dit: « C'est pour que ma tante ne voie pas que vous avez pleuré. Ah! dit-

elle, ne soyez pas triste, je vous prie. » Elle mit à ces paroles un accent caressant qui me toucha. « Non, lui dis-je, Bianca, je tâcherai de ne pas l'être; mais c'est une maladie à laquelle vous ne comprenez rien. — Etes-vous malade? me dit-elle, en paroissant m'interroger de son regard. — Mon âme l'est beaucoup, dis-je. — Oh! en ce cas, répondit-elle, je vous guérirai bien vite. Nous irons souvent rire à la comédie; je tâcherai aussi de vous égayer. » Je souris. « Oui, dit-elle, nous ne pensons qu'à nous amuser, qu'à être toujours ensemble. » Elle avoit repris ma main. « Bianca, dis-je, tout embarrassé, je vous demanderois un plaisir... » Je ne savois pas encore ce que je lui demanderois; mais j'avois retiré ma main, et c'étoit pour dire quelque chose. Nous approchions du jardin; la tante nous attendoit déjà sur le rivage; elle n'eut que le temps de me dire:

« Je ferai volontiers ce que vous me demanderez. » Je les ramenai.

J'hésitai le lendemain si je retournerois chez Bianca, plusieurs raisons me retenoient; un espèce de charme qui faisoit diversion à l'ennui où je retombois si souvent, et la crainte de choquer cette bonne fille, me ramena auprès d'elle. Je la trouvai seule; à peine me vit-elle, qu'elle me dit, après m'avoir fait asseoir, et m'avoir fait prendre du café, d'après l'usage des Venitiens. « Eh! bien, quel est ce plaisir que je dois vous faire? » Elle s'étoit rapproché familièrement de moi, je fus très-embarrassé; je n'y avois plus pensé, et n'avois nullement préparé ma réponse; je me remis à une seconde question qui suivit rapidement la première. « Bianca, dis-je, ne mettez plus de poudre ainsi sur votre visage, cela vous abîme la peau. — Comment, dit-elle, en éclatant de rire, c'est pour me dire cela, qu'il

vous a fallu vingt quatre heures? » Je sentis tout le ridicule de ma position. « Au reste, dit-elle, c'est l'usage ici, parmi les femmes un peu comme il faut, de mettre de la poudre: ne l'avez-vous pas remarqué? — Oui, dis-je, en me remettant; mais vous n'en avez pas besoin, vous êtes si blanche. » Elle sourit: « Eh bien! puisque cela vous fait plaisir, et qu'il ne faut pas contrarier une âme malade, poursuivit-elle en riant, je vous promets de n'en plus mettre. Mais il est impossible dit-elle, en cherchant à me deviner, que vous n'ayez pas voulu me demander autre chose. » A l'accent qu'elle mit à ces paroles, je vis bien qu'il falloit me tirer d'affaire moins gauchement que la première fois: « Oui, Bianca, lui dis-je en fixant mes regards sur elle, j'ai encore une prière à vous faire; me promettez-vous de consentir à ce que je vous demanderai? — Oui, dit-elle,

si ce n'est pas un péché que mon patron me défende; en même-temps elle me montra un petit Saint-Antoine peint à l'huile, qui étoit suspendu près de la cheminée. — Rassurez-vous, lui dis-je, et je sortis précipitamment. J'allai dans une des plus belles boutiques de la mercerie acheter un schall bleu, très-beau, comme celui que porte Valérie, et qu'elle a presque toujours. Je revins auprès de Bianca qui étoit encore seule; on avoit apporté des lumières, fermé les stores; elle m'attendoit: « Eh bien! lui dis-je, me voici; êtes-vous toujours disposée à m'accorder ma prière? — Oui, dit-elle. — Eh bien! assuyez-vous là. » Elle le fit. « Permettez que j'ôte cette guirlande; laissez-moi relever vos cheveux tout simplement: ils sont si beaux! » et effectivement je touchois de la soie. « Ce désordre va si bien: heureusement vous n'avez pas de poudre dans vos cheveux comme sur

votre visage. — Mais qu'est-ce que cela signifie, dit Bianca tout étonnée? — Ah! vous m'avez promis de faire ce que je vous demanderois, tenez parole. — Eh bien? — Eh bien! il faut encore ôter ce tablier de couleur; il faut que votre robe soit toute blanche. » Et j'arrangeai sa robe afin qu'elle coulât doucement en longs replis jusqu'à terre; puis je tirai le schall bleu, je le jetai négligemment sur ses épaules: « Voilà qui est fait, dis-je, actuellement, Bianca, permettez que je m'assoye-là, vis-à-vis de vous. » Je posai les lumières de manière à projeter son ombre vers moi, et à ne l'éclairer que faiblement; je travaillois ainsi à construire le plus artistement possible, une illusion, mais une illusion pleine de ravissans délices.

« Actuellement, Bianca, encore une prière! Elle sourit, et leva les épaules: chantez la romance d'hier; elle com-

mença : — Diminuez votre voix. » Elle chanta plus bas. O Ernest! j'eus quelques momens bien enivrans. Je croyois la voir; je fermais les yeux à moitié pour voir moins distinctement : alors ces cheveux, cette taille, ce schall, cette tête que je l'avois priée d'incliner un peu, tout me paroissoit Valérie. Mon imagination se monta à un point incroyable; la réalité étoit disparue, le passé revivoit, m'enveloppoit; la voix que j'entendois m'envoyoit les accens de l'amour; j'étois hors de moi; je frissonnois, je brûlois tour à tour. Je rencontrai un regard de Bianca qui me parut passionné, je m'élançai vers elle pour la saisir dans mes bras; ma démençe alloit jusqu'à l'appeler Valérie; dans ce moment on frappa à la porte; je vis entrer un grand homme assez mal mis. « Ah! c'est toi, Angelo, dit Bianca en se levant et courant au devant lui. » En même temps, elle jeta

son schall, reprit sa guirlande, la remit sur sa tête, me dit : « C'est mon beau-frère. » Tout cela se suivoit coup sur coup, et me donnoit le temps de me reconnoître. Il me sembloit que je sortois d'un nuage, que je m'éveillois de ces songes légers qui nous font vivre deux fois du même bonheur, en nous rappelant ce que nous avons déjà senti, et que je ne voyois plus qu'une froide comédie. Bianca étoit là comme une marionnette qui ne se doutoit nullement de mon âme, et qui, dans l'atmosphère d'une passion brûlante, n'étoit pas même susceptible de la moindre contagion.

Je me mis à rire d'elle, en la voyant sauter par la chambre, et bientôt après de moi-même; je sortis, je courus chez moi le long du quai, et ce ne fut qu'en sentant que j'avois successivement froid et chaud, que je me rappelai d'avoir eu la fièvre.

(Plusieurs lettres, et entr'autres celles qui annoncent le retour du comte et de Valérie à Venise ont été perdues.)

---

LETTRE XXXVII<sup>m</sup>e.

De la Brenta, le

COMMENT peut-il me pousser lui-même dans le précipice, cet homme excellent! N'a-t-il pas aimé Valérie? Ne l'aime-t-il plus? A-t-il oublié les effets de l'amour? Peut-on voir impunément ses charmes, quand elle me laisse avec autant de sécurité auprès d'elle? qu'elle me livre ses dangereux attraits sous le voile de la plus rigide pudeur. Elle ne sait pas que mon imagination se peint ce qu'elle me cache, elle ne sait pas combien elle a de charmes, car elle s'ignore; mais lui, lui! aujourd'hui encore, à peine avoit-il dîné, qu'il est allé à Venise, me disant expressément

de ne pas sortir, puisque la comtesse restoit seule. Elle étoit un peu incommodée; je ne l'ai pas vue, je suis sorti.

De la Brenta, le

Je suis au désespoir, Ernest, les plus affreux sentimens m'agitent; je veux cependant t'écrire; ce sera sans ordre, sans suite, écoute: hier, je n'avois pas vu Valérie, j'étois content des efforts que j'avois faits sur moi-même, et ma triste victoire me donnoit quelques instans de repos; j'aimois encore ce bien-facteur excellent; aujourd'hui je sens que mon amour me rend le plus vil des hommes. Le comte a paru mécontent de moi; il m'a reproché mon humeur sauvage, il m'a expressément ordonné de rester avec Valérie; il est retourné à Venise pour des affaires: j'ai été chez elle, je lui ai demandé ses ordres, en lui disant que j'étois envoyé par le comte; elle m'a dit de re-

venir dans deux heures, et de lui apporter Clarisse. Nous en avons lu une vingtaine de pages; vers le soir, elle s'est levée; elle m'a prié de demander sa gondole; se sentant beaucoup mieux, elle vouloit aller à la rencontre de son mari qui, disoit-elle, seroit tout étonné de la trouver au milieu des vagues, elle qui craignoit tant l'eau; elle m'a ordonné de l'accompagner, a passé une robe légère pendant que j'étois allé chercher Marie; nous avons trouvé la gondole sur la Brenta, et nous sommes parties enchantés de la douceur de l'air. Valérie, heureuse de se mieux porter, se livroit avec transport aux charmes de cette belle soirée; c'étoit un beau jour de printemps qui étoit venu à la suite de plusieurs jours de froid. Une quantité d'enfans que nous vîmes sur le rivage, jetèrent dans la gondole des paquets de fleurs, que la comtesse aime passionnément: elle

se réjouissoit comme un enfant. Il me sembloit qu'avec son innocente joie, elle me rendoit quelque chose du premier bonheur de mon enfance. En attendant, la lune se leva doucement, et de longues gerbes d'une pâle lumière venoient tomber sur les joues pâles de Valérie, à travers les glaces de la gondole; elle étoit couchée, Marie tenoit ses pieds charmans sur ses genoux; sa tête étoit appuyée contre les glaces de sa gondole; elle chantoit doucement une romance, et les paroles de l'amour, murmurées par elle, s'harmonioient aux vagues, au bruit des rames et à celui des feuilles des peupliers. O Ernest! que devins-je dans ce moment? Qu'il me fait mal cet air de l'enivrante Italie? Il me tue; il tue jusqu'à la volonté du bien. Où êtes-vous, brouillards de la Scanie? froids rivages de la mer qui me vit naître, envoyez-moi des souffles glacés; qu'ils éteignent le feu honteux qui me

dévore. Où êtes-vous, vieux château de mes vieux pères, où je jurai tant de fois, sur les armures de mes aïeux, d'être fidèle à l'honneur? où, dans la foible adolescence, mon cœur battoit pour la vertu, et promettoit à une mère bien-aimée d'écouter toujours sa voix? N'est-ce donc qu'alors que je me sentois né pour cette vertu que je déserte lâchement aujourd'hui? Oui, Ernest, il faut mourir, ou... Je n'ose poursuivre; je n'ose sonder cet abîme d'iniquité. Pourquoi, pourquoi tout me précipite-t-il dans les ténèbres du crime? Elle, surtout, pourquoi me livre-t-elle au double supplice de l'amour malheureux et du remords? Encore, si un instant de ma vie je pouvois être heureux! Mais, non, elle ne m'aimera jamais! Et je suis criminel, et je mourrai criminel! Je ne sais ce que je t'écris; ma tête s'égaré encore davantage: la nuit m'environne; l'air s'est rafraîchi; tout

est calme: elle dort, et moi seul je veille avec ma conscience! Cette soirée d'hier a achevé de me perdre; sa voix, sa fatale voix a complété mon malheur. Pourquoi chante-t-elle ainsi, si elle n'aime pas? Où a-t-elle pris ces sons? Ce n'est pas la nature seule qui les enseigne, ce sont les passions. Elle ne chante jamais, elle n'a point appris à chanter; mais son âme lui a créé une voix tendre, quelquefois si mélancoliquement tendre... Malheureux! je lui reproche jusqu'à cette sensibilité sans laquelle elle ne seroit qu'une femme ordinaire, cette sensibilité qui lui fait deviner des situations qu'elle est peut-être loin de connoître. Je veux t'achever mon récit. Nous rencontrâmes le comte à l'entrée des lagunes: le vent s'étoit levé, et la barque commençoit à avoir un mouvement pénible. Je m'étonnois du calme de Valérie. Le comte avoit été enchanté de la trouver et de la

voir mieux portante ; mais il nous dit qu'il avoit eu un courrier désagréable : il paroissoit rêveur. J'avois déjà remarqué qu'alors la comtesse ne lui parloit jamais. Elle étoit assise à côté de moi ; elle s'approcha de mon oreille , et me dit : « Comme j'ai peur ! C'est en vain que je tâche de m'aguerrir pour plaire à mon mari ; jamais je ne m'habituerai à l'eau. » Elle prit en même-temps ma main, et la mit sur son cœur : « Voyez comme il bat, me dit-elle. » Hors de moi, défaillant, je ne lui répondis rien ; mais je plaçai à mon tour sa main sur mon cœur, qui battoit avec violence. Dans ce moment, une vague souleva fortement la barque ; le vent souffloit avec impétuosité, et Valérie se précipita sur le sein de son mari. Oh ! que je sentis bien alors tout mon néant, et tout ce qui nous séparoit ! Le comte, préoccupé des affaires publiques, ne s'occupa qu'un instant de Valérie : il

la rassura, lui dit qu'elle étoit un enfant, et que, de mémoire d'homme, il n'avoit pas péri de barque dans les lagunes. Et cependant elle étoit sur son sein, il respiroit son souffle, son cœur battoit contre le sien, et il restoit froid, froid comme une pierre ! Cette idée me donna une fureur que je ne puis rendre. Quoi ! me disois-je, tandis que l'orage qui soulève mon sein menace de me détruire, qu'une seule de ses caresses je l'acheterois par tout mon sang, lui ne sent pas son bonheur ! Et toi, Valérie, un lien que tu formas dans l'imprévoyante enfance, un devoir dicté par tes parens t'enchaîne, et te ferme le ciel que l'amour sauroit créer pour toi ! Oui, Valérie, tu n'as encore rien conçu, puisque tu ne connois que cet hymen que j'abhore, que ce sentiment tiède, languissant, que ton mari réserve à tout ce qu'il y a de plus enchanteur sur la terre, et dont il paie ce qu'il

devoit acheter comme je l'acheterois, si... Voilà, Ernest, les funestes pensées qui font de moi le plus misérable, le plus criminel des hommes. J'étois si agité, si tourmenté... Je détestois l'amour, le comte, et moi-même plus que tout le reste ; et, quand la barque entra dans le canal et se rapprocha du rivage, je saisis un instant où elle étoit près du bord, je sautai à terre, ne voulant plus renfermer mes horribles sentimens dans l'espace étroit d'une gondole ; je m'accrochai aux branches d'un buisson, et je vis avec délice couler mon sang de mes mains meurtries, que j'enfonçai dans les épines : une espèce de rage indéfinissable me pousoit ; il s'y mêloit une sorte de volupté ; et, tout en détestant les caresses que Valérie faisoit au comte, j'aimois à me les retracer ; j'en créois de nouvelles ; ma jalousie étoit avide de nouveaux tourmens : je sentoais aussi que je rom-

pois les derniers liens de la vertu en commençant à haïr le comte. Eh bien ! Ernest, suis-je assez avili, assez lâche ? Est-ce là cet ami que tu adoptas, ce compagnon de ta jeunesse ? Du moins, je ne te cache rien : si tu continues à m'aimer, que ce soit de toi seul que tu tires ta foiblesse ; je suis libre de toute responsabilité. Foible comme l'insecte qu'on écrase, ingrat, traînant d'inutiles jours, mort à la vertu, et ayant mis l'enfer dans ce cœur où vivoit tout ce qui élève l'homme, je suis en horreur à moi-même.

Adieu, Ernest ; je crois que je ne t'écrirai plus.

LETTRE XXXVIII<sup>me</sup>.*De la Brenta, le*

J'AI été malade, Ernest, assez malade, et cela, depuis ma dernière lettre. Tu as pu voir combien ma raison étoit égarée. J'ai erré comme un vagabond qui se fuit encore plus lui-même qu'il ne fuit les autres; j'ai erré sans projet, sans repos, dans la campagne, passant les nuits en plein champ, me cachant le jour, évitant la lumière, et consumé de feux plus dévorans que ceux de ce brûlant soleil. D'autres fois, quand tout dormoit, je me suis précipité dans des eaux agitées comme mon âme; je cherchois les torrens les plus froids, les lieux les plus sauvages, pour être oublié de tous les hommes: mais tout est riant ici; tout est embelli par la nature heureuse; tout porte dans mon cœur le senti-

ment de sa présence: je la vois partout; elle est si près de moi: il faudroit la mer glaciale entre ses charmes si dangereux et ce cœur si foible. Foible! non, non; c'est criminel qu'il faut dire.

J'ai été bien malade. La fraîcheur des nuits, le tourment de ma conscience, les insomnies, que sais-je? tout a détruit ma santé déjà si altérée; ma poitrine s'en est ressentie: une fièvre, que les médecins ont appelée inflammatoire, m'a saisi. Comme ils m'ont soigné tous les deux! comme le comte a enfoncé dans mon cœur le poignard du remords! Je veux partir, je veux l'aimer loin d'ici, je veux mourir loin d'elle. Adieu.

LETTRE XXXIX<sup>me</sup>.

De la Brenta, le

AUJOURD'HUI, pour la première fois, je suis sorti de ma chambre; j'ai été dans le cabinet du comte: il étoit à écrire; il ne m'a pas remarqué. Le portrait de mon père, qui est dans cette chambre, s'est présenté à moi; je l'ai regardé long-temps; j'étois très-attendri: il me sembloit que ses traits étoient vivans d'amitié; que le sentiment qu'il avoit pour le comte, quand il se fit peindre, y respiroit; qu'il me disoit à moi-même ce que je devois à cet ami généreux, qui venoit encore de me témoigner tant de tendresse. Je me rappelai les heures qu'il avoit passées auprès de mon lit, ses regards inquiets, sa sollicitude, son envie de connoître le fond de mon âme, et la crainte dé-

licate qui ne lui permettoit pas de me demander mon secret; enfin, ses longues et constantes bontés, qui ne s'étoient jamais fatiguées; et je pensai que j'allois encore l'affliger, en lui disant que j'étois résolu de partir. Mes yeux se tournèrent encore vers le portrait: « O mon père! mon père! que votre fils est malheureux! » Ces mots, qui m'échappèrent, que je croyois avoir dits à voix basse, avoient été entendus par le comte; il s'étoit levé précipitamment, et me pressoit dans ses bras: « O mon fils! m'a-t-il dit, je n'aurai donc jamais votre confiance! Vous souffrez, et me cachez vos maux! Votre père n'étoit pas ainsi; il m'aimoit assez pour être sûr de ma tendresse. Mon cher Gustave! n'avez-vous point hérité de la faculté de croire à mon amitié? C'est au nom de ce père qui vous aimait tant, que je vous conjure de me parler. » Je pris ses mains avec impétuo-

sité; je les pressai sur mon sein; et ma voix, enchaînée comme ma langue, ne put produire un seul son; et mes sombres regards étoient fixés à terre. « Vous déplaîsez-vous dans cette carrière? » Je secouai la tête pour dire non. « Est-ce une faute de jeunesse, dont le souvenir vous poursuit, qui vous donne du remords? » Je frissonnai, et je laissai aller ses mains, que j'avois toujours tenues. Il me fixa avec inquiétude: « Est-ce donc une faute irréparable? Non, dit-il en se rassurant, non, Gustave s'exagère un tort qui peut-être ne seroit pas aperçu par un autre. Non, dit-il, en posant sa main sur mon sein, ce cœur-là est incapable de ce qui dégrade. Votre tête est vive, votre âme est passionnée; vous avez quelque chose de mélancolique qui vient de votre père, qui est plus dans votre sang que dans votre caractère. Gustave, Gustave, ouvrez-moi votre âme!

J'en

J'en atteste l'amitié sainte qui m'unit encore à vos parens; si le silence de la mort pouvoit se rompre, eux-mêmes ne vous presseroient pas avec plus d'amour de leur dire ce qui vous tourmente, eux-mêmes n'auroient pas plus d'indulgence.» Il me pressoit entre ses bras. Entraîné par tant de bonté, je ne lui résistai plus; je croyois entendre mon père lui-même; je me jetai à ses genoux: en vain il voulut me relever, je les serrai avec une espèce d'égarément. J'étois résolu à tout avouer; je ne cherchois plus que mes premières paroles pour resserrer dans le moins de mots possible cet aveu si effrayant. Ce moment de silence, après mon entraînement, lui montrait apparemment combien il m'en coûtoit de parler. « Mon ami, dit-il, d'une voix douce qui cherchoit à me ménager, si vous avez moins de peine à parler à Valérie, faites-le, si vous croyez que vous serez moins

II. 3

agité par sa présence. Peut-être je vous rappelle plus vivement votre père, et cette idée vous en impose malgré vous : je saurai par elle ce qui vous tourmente. » A ces mots, il me sembla que toutes les facultés expansives de mon âme se retiroient au dedans de moi-même ; tout me disoit si clairement : « Il ne se doute pas du tout, pas du tout de la vérité ; il ne devinera rien ; il faudra passer par le supplice de ne le voir préparé à rien. » Cette idée m'écrasa de tout son poids ; et, ne sachant plus ni comment parler, ni comment m'excuser sur mon silence, je me laissai tomber sur le parquet, avec une espèce de stupeur, comme si je disois au comte : « Abandonnez-moi, c'est tout ce qu'il me reste à désirer. » Le comte me releva avec une tranquillité qui me fit mal ; elle ne m'échappa pas au milieu de mon trouble même. « Au nom du ciel ! dis-je, après un moment

de silence, ne me jugez pas ; croyez que je sais apprécier votre âme : vous saurez tout un jour ; et peut-être, ajoutai-je, en fixant mes regards sur lui avec plus de courage, peut-être le jour où j'aurai la force de vous parler, n'est-il pas loin. Il aura quelque chose d'attendrissant, dis-je, en soupirant involontairement, et vous me pardonnerez tout. Permettez-moi, en attendant, et je regardai le portrait de mon père pour m'appuyer de cette intercession, permettez-moi de vous faire une prière d'où dépend mon repos : laissez-moi aller à Pise ; les médecins me le conseillent ; je vous écrirai de là. — Inconcevable jeune homme ! me dit le comte, je ne peux vous en vouloir ; et pourtant qu'est-ce qui peut excuser votre silence, vous qui connoissez toute ma tendresse pour vous ? Mais je ne veux pas vous affliger davantage ; partez, quand vous aurez repris quelque

force ; et surtout , tâchez de revenir plus calme. » Il m'embrassa... et nous fûmes interrompus.

---

### LETTRE XL<sup>me</sup>.

Près de Connigliano, le

J'AI passé quelques jours seul, entièrement seul, voulant éviter de me montrer au comte ; j'ai fait une course dans les environs , et je t'écris d'un petit village qui est près de Connigliano, endroit charmant, mais dont le site romantique étoit trop riant pour moi : j'ai cherché les montagnes ; leur solitude me convient mieux.

---

As-tu jamais entendu , Ernest, ces sources souterraines dont le bruit sourd et mélancolique se perd dans le mouvement de l'activité, et n'est point re-

marqué, mais le soir, quand le voyageur passe, et que, fatigué, il s'assied avant d'entreprendre le chemin qui lui reste à faire, et que, se recueillant, il semble écouter la nature, il en est frappé, il y abandonne sa pensée, et tombe dans des rêveries profondes ?

Je suis comme ces sources cachées et ignorées, qui ne désaltéreront personne, et qui ne donneront que de la mélancolie ; je porte en moi un principe qui me dévore, et l'on passe à côté de moi sans me comprendre, et je ne suis bon à rien, Ernest.

Où est-il ce temps où mon cœur, plus jeune encore que mon imagination, ressembloit aux poètes qui, dans un petit espace, aperçoivent un monde entier ; où un écho au-dedans de moi répondoit à chaque voix qui se faisoit entendre ; où il y avoit en moi de quoi remplir tant de jours ? La vie me paroisoit comme une fleur d'où sortoit

lentement un fruit superbe; et maintenant il me semble que chacun de mes jours tombe derrière moi, comme les feuilles qui tombent vers la fin de l'automne. Tout a pâli autour de moi; et les années de mon avenir s'entassent, comme des rochers, les uns sur les autres, sans que les ailes de l'espérance et de l'imagination m'aident à passer au-delà. Quoi! d'une seule émotion, d'une seule secousse ai-je donc épuisé l'existence? On dit que le cœur de l'homme est si changeant, qu'une affection est bannie par une autre, qu'une passion s'élève à peine qu'elle voit déjà sa rivale lui succéder. Suis-je donc meilleur, ou ne suis-je qu'autre? J'ai vu tant de douleurs si passagères, que je me suis dit souvent: « Nos douleurs sont écrites sur le sable, et le vent du printemps ne trouve plus les traces de l'automne. » Il est des âmes, dirois-je, plus distinguées, je le croirois presque;

des âmes plus susceptibles de se jeter tout entières dans une seule pensée; elles ont le privilège d'être et plus heureuses et plus misérables. Mais admire, Ernest, cette Providence qui sait leur laisser de longs, d'ineffaçables souvenirs de leur bonheur, et les fait disparaître dans la tempête.

Et moi aussi, Ernest, enfant de l'orage, je disparaîtrai dans l'orage, je le sens; un pressentiment, que j'accueille comme un ami, me le dit; je le sentois hier lorsque, me promenant, je marchois à grands pas le long d'un précipice. Je regardois les arbres déracinés, les pierres qui rouloient, et des eaux qui se précipitoient sans repos au milieu des rochers: je vis un amandier qui paroisoit comme exilé au milieu d'une nature trop forte pour lui; cependant il avoit porté des fleurs que le vent vint chasser les unes après les autres dans le précipice; et je m'arrê-

taï et contemplai cette image de destruction, sans éprouver de tristesse: je tombai dans une morne stupeur; et je vis, en me réveillant, que moi-même j'avois dépouillé plusieurs branches du jeune amandier, et jeté une grande partie de ses fleurs dans le précipice.

Ernest, il n'est pas bon que l'homme soit seul. Sublime vérité, comme mon cœur te sent! comme, dans ma misère et ma triste solitude, je rêve à ces paroles! comme je place là son image, non pas comme ma compagne, ce seroit trop de félicité, mais arrivant à moi quelquefois pour m'aider à vivre et à reprendre avec courage le fardeau de ces jours vides et languissans!

J'ai pensé souvent que les hommes passoient à travers l'amour comme à travers les années de leur jeunesse, qu'ils l'oublioient comme on oublie une fête, et qu'un autre amour, celui de l'ambition, auquel on donne le nom de

gloire, occupoit l'âme toute entière. Et moi aussi j'ai rêvé quelquefois à la gloire, dans ces belles années où mon sommeil n'étoit pas troublé par des jours d'ennui et de douleur, et où mes songes étoient si beaux: je me figurois la gloire comme l'amour, s'agrandissant de tout ce qui est beau, et portant en elle tout ce qui est grand. Celle que je révois s'occupoit du bonheur de tous, comme l'amour s'occupe du bonheur d'un seul objet; elle cherchoit à attendre, sans songer à étonner; elle étoit vertu pour celui qui la portoit dans son sein, avant que les hommes l'eussent appelée gloire, et que les évènements eussent servi ses beaux projets. Mais qu'a de commun la gloire avec la petite ambition de la foule, avec cette misérable prétention de se croire quelque chose parce qu'on s'agite? Si peu furent destinés à compter pour l'humanité, à vivre dans les siècles, à

marcher avec leur ascendant comme avec leur ombre , et à forcer tous les regards à se baisser ! Il est une gloire cachée , mais délicieuse , dont personne ne parle ; mon cœur a battu pour elle mille et mille fois ; elle s'emparoit de chacun de mes jours , elle en faisoit une trame magnifique ; je me créois une campagne , j'avois un ami ; j'aimois non-seulement la vertu , j'aimois aussi les hommes. Tout est fini ; je ne puis plus rien , ni pour moi , ni pour les autres.

Je le sens ; c'est moi-même qui me suis jeté sur l'écueil contre lequel je me suis brisé. Je me rappelle ces jours où je pressentois ma destinée , et où l'ami que nous portons tous en nous m'avertissoit du danger. C'étoit alors qu'il falloit fuir , et je restois ; je sentoient que je ne devois pas l'aimer , et j'ai voulu essayer l'amour , comme les enfans , sans mémoire et sans prévoyance , essaient la vie et ne songent qu'à jouir ;

je sentoient que son regard , que sa voix , que son âme surtout , étoient du poison pour moi , et je voulois en prendre et m'arrêter quand il seroit temps. Insensé ! il n'a plus été temps ! Et cependant , Ernest , l'amour que je sens est grand comme la véritable gloire , il en rendroit capable ; une seule de ses extases feroit renoncer à l'empire du monde ; il est la félicité que les hommes aveugles poursuivent sous mille formes : il vit avec la vertu ; il est beau comme elle , mais il en est la jeunesse ; et ceux qui , dans un rare concours de circonstances , eurent , pour présent du ciel , des jours coulés dans cet amour , doivent être les meilleurs des hommes.

Ernest , je crois que tu ne comprendras rien à cette lettre : je laisse errer mes pensées ; je confonds le passé , le présent ; mes idées sont là comme un ancien héritage qu'il faudroit mettre en ordre. Mais je n'arrangerai plus rien ;

je remettrai ma vie à mon père céleste; je lui dirai: « Pardonne, ô mon Dieu! si je n'en tirai pas un meilleur parti; donne-moi la paix que je n'ai pu trouver sur la terre. Mon père! toi qui es toute bonté, tu me donneras une goutte de cette félicité pure et divine dont tu tiens un océan dans tes mains; tu retireras de mon cœur le trouble et l'orage de la passion qui me tourmente, comme tu retires, d'un mot, la tempête qui a soulevé la mer. Mais laisse-moi, mon Dieu! le souvenir de Valérie, comme on voit à travers la vapeur du soir les arbres et la fontaine, et le toit auprès duquel on commença la vie, et desquels nous avoient éloignés nos pas errans et nos jours chargés d'ennui. »

---



---

 LETTRE XLII<sup>me</sup>.

De la Brenta, le

JE suis revenu depuis quelques jours; je les ai revus tous deux. Mon parti est pris, il est irrévocable; je veux partir; je suis trop malheureux. Il me méjuge, il me croit ingrat; il ne peut descendre dans mon cœur, et y lire mes tourmens; il ne peut me concevoir, en ne voyant en moi que des contradictions perpétuelles. La douleur dans mes traits, le dégoût de la vie, qu'il n'a que trop aperçu en moi, tout lui fait croire que je suis sous la dépendance d'un caractère sombre, peut-être haineux. C'est en vain qu'il a cherché à me ramener au bonheur; toutes les apparences sont contre moi: je repousse chacun des moyens qu'il m'offre pour me distraire, et jamais je ne ré-

ponds à sa tendresse par ma confiance. Je vois que je donne du chagrin à Valérie, que ma situation afflige. Il faut donc les quitter! L'amour et l'amitié me repoussent également; tous deux je les outrage. Ne serai-je donc jamais justifié? Hélas! je mourrais content, si une seule fois Valérie se disoit, en versant une larme de pitié: « Il m'aima trop pour son repos! » — Oui, une fois, n'est-ce pas, Ernest, quand je ne serai plus, elle le saura? — Il saura aussi que je l'aimai; que l'amitié ne me trouva pas ingrat. — Une fois, tout sera dévoilé, — quand je serai descendu dans la demeure du repos; — là, d'où l'effroi parle aux autres; mais où celui qui l'inspire a laissé derrière soi les passions et les douleurs. — Ne t'effraie pas, Ernest, jamais je n'attenterai à ma vie; jamais je n'offenserai cet être qui compta mes jours, et me donna pendant si long-temps un bon-

heur si pur. O mon ami! je suis bien coupable de m'être livré moi-même à une passion qui devoit me détruire! Mais, au moins, je mourrai en aimant la vertu et la sainte vérité; je n'accuserai pas le ciel de mes malheurs, comme font tant de mes semblables; je souffrirai, sans me plaindre, la peine dont je fus l'artisan, et que j'aime, quoi qu'elle me tue: je souffrirai, mais je dormirai ensuite. Je m'avancerai à la voix de l'Eternel, chargé de bien des fautes, mais non marqué par le suicide. Je ne vous épouvanterai pas, êtres chers et vertueux, ô mes parens! vous qui versâtes sur mon berceau des larmes de joie; je ne vous épouvanterai pas par l'affreuse idée que je rejetai loin de moi ce beau présent de la vie, que Dieu vous permit de me faire, et que vous avez encore si fidèlement embelli d'innocens plaisirs, de belles leçons, de grandes espérances. Je vous bénis d'a-

voir gravé dans mon cœur les saints préceptes d'une religion que le bonheur me fit aimer, que le malheur me rend encore plus nécessaire, qui me donne le courage de souffrir. Sur le froid rivage de la vie écoulée, au bord de ce sombre passage qu'il faut que chacun franchise, que reste-t-il à celui qui n'a rien cru? En vain son regard se tourne vers le passé, il ne peut plus le recommencer; il n'a pas aussi ces ailes merveilleuses de l'espérance qui le portent vers l'avenir. Ainsi les plus grandes, les plus consolantes pensées de l'homme ne le bercent pas sur le bord de la tombe!

---

 LETTRE XLII<sup>me</sup>.

De la Brenta, le

JE viens de passer une soirée terrible! A peine ai-je la force de respirer. Je ne puis cependant rester tranquille; tout mon sang est en mouvement; il faut que je t'écrive. Je lui ai dit que je parlois; elle en a été affectée, très-affectée, Ernest. Nous avons diné seuls, le comte étant parti. Je me sentois plus malade qu'à l'ordinaire; elle l'a remarqué: elle m'a trouvé si pâle! Elle s'est alarmée d'une toux que j'ai depuis quelque temps, et que j'attribue aux suites de ma dernière maladie. J'ai pris delà occasion de lui dire que les bains de Pise me seroient nécessaires; on me les a conseillés en effet. Elle m'a regardé avec intérêt. « Que ferez-vous à Pise? m'a-t-elle dit. Vous y serez seul,

tout seul; et vous savez combien vous vous livrez déjà ici à une solitude qui ne peut que vous être dangereuse. » Nous nous étions levés de table, et j'étois passé avec elle dans le salon. « Ne partez pas, Gustave, m'a-t-elle dit: vous êtes trop malade pour pouvoir être seul; vous avez besoin d'amitié; et où en trouverez-vous plus qu'ici? » En disant cela, je voyois des larmes dans ses yeux; je tenois mes mains sur mon visage, et je voulois lui cacher le profond attendrissement que me causoient ses paroles. « N'est-ce pas, m'a-t-elle répété, vous ne partirez pas? » Je l'ai regardée. « Si vous saviez combien je suis malheureux, combien je suis coupable, ai-je ajouté à voix basse, vous ne m'engageriez pas à rester! » Pour la première fois, j'ai lu de l'embarras dans ses yeux; il m'a semblé la voir rougir. « Partez donc, m'a-t-elle dit d'une voix émue; mais ressaisissez-vous de vous-

même; chassez de votre âme la funeste.... » Elle s'est arrêtée. « Revenez ensuite, Gustave, jouir du bonheur que tout promet à votre avenir. « — Du bonheur! dis-je, il ne peut plus en exister pour moi! » Je me promenois à grands pas: l'agitation que j'éprouvois, l'affreuse idée de la quitter peut-être pour jamais, aliénoit ma raison: j'ai dû l'effrayer. Craignoit-elle un aveu qu'elle pouvoit enfin deviner? Elle s'est levée, elle a sonné: je me suis mis à la fenêtre, pour que le valet de chambre qui est entré ne me vît pas. Elle lui a demandé d'une voix altérée: « Où est Marie? Dites-lui de m'apporter son ouvrage et le métier; nous travaillerons ensemble. Vous me lirez quelque chose, Gustave. » Je n'ai rien répondu. Gustave, a-t-elle répété, quand le valet de chambre a été sorti, soyez plus calme. — Je le suis tout à fait, ai-je répondu en contraignant ma voix, et en

m'avançant vers elle.» Elle a jeté un cri. « Qu'avez-vous, Gustave? du sang!... » et sa frayeur l'a empêchée de parler. Effectivement, mon front saignoit. J'avois été si affecté de ce qu'elle appelloit Marie, si peiné de cette espèce de défiance, que pendant qu'elle donnoit cet ordre, appuyant brusquement ma tête contre la fenêtre, je m'étois blessé. « Votre pâleur, vos regards, votre voix, tout est déchirant. O Gustave! ô mon cher ami! dit-elle, en posant son mouchoir sur mon front, et prenant mes mains, ne m'effrayez pas ainsi. — Ne me montrez donc plus cette... (je n'osois dire défiance, je n'osois m'avouer qu'elle me devinât,) cette froideur, dis-je. Valérie! songez que je vous quitte, et pour jamais! — D'où vous viennent ces funestes idées? — De-là, dis-je, en montrant mon cœur; elles ne me trompent point: ne me refusez donc pas encore quelques mo-

mens.» Et je tombai à genoux devant elle, j'embrassai ses pieds: elle se baisa; et le portrait du comte s'échappa de son sein... Je ne sais plus ce qui m'arriva: l'agitation que j'avois éprouvée avoit fait couler le sang de ma blessure; et la terrible émotion que je ressentais dans cet instant; où jallois peut-être lui dire que je l'aimois, me fit trouver mal. Quand je revins à moi je vis la comtesse et Marie me prodiguer leurs soins; elles me faisoient respirer des sels; elles n'avoient osé appeler personne. Ma tête étoit appuyée contre un fauteuil qu'elles avoient renversé; Valérie, à genoux auprès de moi, tenoit sur mon front son mouchoir imbibé d'eau de Cologne, et une de mes mains étoit dans les siennes. Je la regardai stupidement jusqu'à ce que ses larmes qui couloient sur moi me tiraient de cet état. Je me levai, je voulus lui parler; elle me conjura de me

taire: elle mit sa main sur ma bouche, me fit asseoir sur un fauteuil, et se plaça à côté de moi. « Valérie, dis-je, voulant la remercier de ses soins, que je commençois à comprendre, car je me rappelai alors que je m'étois trouvé mal. Elle me fit signe de me taire, « Si vous parlez, dit-elle, il faut que je vous quitte. » Je lui promis d'obéir. Elle m'a tendu la main avec un regard angélique de bonté et de compassion; et, voyant que je voulois parler, elle a ajouté: « J'exige absolument que vous ne disiez rien, et que vous vous tranquillisez. » Elle s'est assise au piano; là, elle a chanté un air d'un opéra de Bianchi, dont voici à peu près les paroles, traduites de l'italien: *Rendez, rendez le repos à son âme; son cœur est pur, mais il est égaré.* J'entendois des larmes dans sa voix, si on peut parler ainsi. Enfin, elle a été entraîné par ses pleurs, et a rejeté sa tête sur son fau-

teuil. Je m'étois levé; et, au lieu de lui témoigner avec transport l'ivresse que j'éprouvois, en pensant qu'elle m'avoit deviné et qu'elle me plaignoit, un saint et religieux frémissement, que sa douleur me causoit, m'arrêta. Si elle se reprochoit son excessive sensibilité; si, tourmentée par une pitié trop vive, elle souffroit plus qu'aucune autre femme, irai-je jeter sur sa vie la douleur et le reproche?... Mais bientôt, entraîné par la violence de ma passion, oubliant tout, concentrant le reste de mon avenir dans ce court et ravissant instant où je lui dirois: « Je t'aime Valérie; je meurs pour m'en punir! » je m'élançai à ses genoux, que je serrai convulsivement. Elle me regarda d'un air qui me fit frissonner, d'un air qui arrêta sur mes lèvres mon criminel aveu. « Levez-vous, me dit-elle, Gustave, ou vous me forcerez à vous quitter. — Non, non, m'écriai-je, vous ne

me quitterez pas! Regardez-moi, Valérie; voyez ces yeux éteints, cette paleur sinistre, cette poitrine oppressée où est déjà la mort, et repoussez-moi ensuite sans pitié; refermez sur moi ce tombeau où je suis déjà à moitié descendu! Vous entendrez pourtant mon dernier gémissement; partout, Valérie, il vous poursuivra. — Que voulez-vous que je fasse? dit-elle, en tordant ses mains. Mon amitié ne peut rien; ma pitié ne peut pas vous tranquilliser; votre délire insensé me trouble, m'effraie, me déchire.... Je sens, oui, je sens que je ne dois pas être la confidente d'une passion.... » Elle s'arrêta. » Gustave, me dit-elle, avec un accent d'inexprimable bonté, ce n'étoit pas moi qu'il falloit choisir; c'étoit lui, lui, cet homme estimable, celui qui tient ici bas la place de votre père. Pourquoi m'avez-vous empêché de lui parler? Pouvez-vous le craindre? » Elle détacha  
son

son portrait. « Regardez-le, emportez-le, Gustave; il est impossible que ces traits, qui appartiennent à la vertu, ne calment votre âme. » Je repoussai de la main le portrait. « Je suis indigne, m'écriai-je, avec un sombre désespoir, je suis indigne de sa pitié! » Je la regardai; la mort étoit dans mon âme: ma raison n'étoit revenue que pour me montrer que Valérie ne m'avoit pas compris, ou ne vouloit pas me comprendre; et les plus affreux sentimens étoient en moi et m'agitoient. « Ne me regardez pas ainsi, Gustave, mon frère, mon ami! » Ces noms si doux me sauvèrent. J'étois toujours à ses genoux; je cachai ma tête dans sa robe, et je pleurai amèrement. Elle m'appela doucement; ses yeux étoient remplis de larmes; ses regards étoient tournés vers le ciel; ses longs cheveux s'étoient défaits, et tomboient sur ses genoux. « Valérie, lui dis-je, un seul instant

encore! C'est au nom d'Adolphe, d'Adolphe que j'ai tant pleuré avec vous, (à ces mots, ses larmes coulèrent) que je vous demande d'exaucer ma prière » Elle fit un signe comme pour me dire oui. « Eh bien! figurez-vous un instant que vous êtes la femme que j'aime.... que j'aime comme aucune langue ne peut l'exprimer.... Elle ne répond pas à mon amour; vous ne devez donc point avoir de scrupule.... Je ne vous dirai rien; je vous écrirai son nom; et l'on vous remettra, après ma mort, ce nom qui ne sortira pas de mon cœur tant que je vivrai. Valérie, promettez-moi, si mon repos éternel vous est cher, de penser quelquefois à ce moment, et de me nommer, quand je ne serai plus, à celle pour qui je meurs, d'obtenir mon pardon, de répandre une larme sur mon tombeau.... Un instant encore, Valérie; c'est pour la dernière fois de ma vie que je vous parle peut-

être. » Cette idée affreuse glaça mon sang; ma tête tomba sur ses genoux. Une sueur d'angoisse, qui couloit de mon front, se mêloit à mes pleurs amers; mais j'approuvois une volupté secrète, en sentant ses cheveux recevoir mes larmes, et les siennes tomber sur ma tête. Elle la pressa de ses mains, puis la souleva. « Gustave, me dit-elle, d'un ton solennel, je vous promets de ne jamais oublier ce moment; mais, vous, promettez-moi aussi de ne me plus parler de cette passion, de ne plus me montrer ce délire insensé, de vous vaincre, de ménager votre santé, de conserver votre vie, qui ne vous appartient pas, et que vous devez à la vertu et à vos amis. » Sa voix s'émut, elle me tendit les mains, en disant: « Valérie sera toujours votre sœur, votre amie. Oui, Gustave, vous jouirez long-temps encore du bonheur que la mère d'Adolphe désire si ardemment

pour vous. » Elle souleva mes mains avec les siennes vers le ciel, et y envoya le plus touchant des regards. « Vous êtes un ange! lui dis-je, le cœur déchiré de douleur, et cédant à son assendant suprême, qui m'ordonnoit de paroître calme: ne m'abandonnez jamais! » Elle voulut relever ses cheveux. « Pensez quelquefois, dis-je, en joignant les mains, pensez, quand vous toucherez ces cheveux, aux larmes amères du malheureux Gustave! — Elle soupira profondément.

Elle s'étoit approchée de la fenêtre; elle l'ouvrit. Le jour baissoit. Nos regards errèrent long-temps, sans nous rien dire, sur les nuages que le vent chassoit, et qui se succédoient les uns aux autres, comme les sentimens tumultueux s'étoient succédés dans mon âme, dans cette journée. Il faisoit froid pour la saison: le vent qui avoit passé sur les montagnes couvertes de neige,

souffloit avec violence; il secouoit les arbres qui étoient devant la fenêtre, et des feuilles tombèrent auprès de nous. Je frissonnai; un mélancolique souvenir me fit penser aux fleurs du cimetière qui couvrirent Valérie, et à ces feuilles qui annonçoient l'automne, et tomboient au soir de ma vie. Cette journée étoit la dernière que je passois auprès d'elle; j'étois résolu à partir; je le sentois; j'avois pris à jamais congé d'elle... et du bonheur! Je m'étonnois d'être aussi calme: rien ne m'agitoit plus; la vie et ses espérances étoient derrière moi; tout étoit fini; mais j'emportoits avec moi, dans la nouvelle patrie que bientôt j'allois habiter, la tendre affection de Valérie; elle étoit ma sœur, ma meilleure amie ici bas; j'en étois sûr. Pardonne, Ernest, pardonne! Le ciel, pour dédommager les femmes des injustices des hommes, leur donna la faculté d'aimer mieux. Je n'avois pas bles-

sé sa délicatesse; je n'avois même jamais désiré qu'elle fût à moi. Si, entraîné par une passion fougueuse, j'avois été au moment de la lui avouer étoit-ce avec la moindre idée qu'elle pût y répondre? N'avois-je pas aussi, à quelques instans près d'un délire involontaire, toujours senti que le comte la méritoit mieux? L'avois-je jamais enviée à cet ami? Voilà quelles étoient mes réflexions; et si, avant cette soirée, je n'avois pas si bien senti la nécessité de m'éloigner d'elle, si ma résolution n'avoit pas été commandée par un devoir aussi sacré, je crois que je serois resté, tant j'étois calme et résigné, tant j'étois loin de ces mouvemens orageux qui m'avoient rendu si malheureux!

Valérie rompit enfin le silence. « Vous nous écrirez; nous saurons tout ce que vous ferez; vous aurez bien soin aussi de votre santé, n'est-ce pas Gustave? » et elle posa sa main sur mon bras. Marie passa devant la fenêtre, et

elle dit à sa maîtresse : « Il fait bien froid, madame; vous êtes vêtue trop légèrement. » En même-temps, elle lui donna un bouquet de fleurs d'orange: Valérie le partagea; elle m'en donna la moitié, et soupira. « Personne, dit-elle, désormais, n'aura soin comme vous des fleurs de Lido; cela m'attristera bien d'y aller seule. » Sa voix s'altéra: elle se leva précipitamment, et gagna la porte de sa chambre; je la suivis: elle me tendit la main; j'y portai mes lèvres. « Adieu, Valérie! adieu, pour bien long-temps!... O Valérie! encore un regard, un seul, ou je croirai que je ne vous retrouverai plus nulle part! » Effectivement, une angoisse superstitieuse me poursuivait. Elle me regarda, et je vis les pleurs qu'elle avoit voulu me cacher; elle tâcha de sourire. « Adieu, Gustave, adieu: je ne prends pas congé de vous; j'ai encore mille choses à vous dire. »

Elle tira la porte, et je tombai dans un fauteuil, terrassé par ce bruit comme si l'univers se fût anéanti. Je ne sais combien de temps je restai dans cet état: ce ne fut qu'aux coups réitérés d'une pendule, qui m'annonçoit qu'il étoit tard, que je me levai; l'obscurité la plus profonde m'environnoit. Je n'avois souffert qu'au premier moment où la porte se ferma. Je me réveillai comme d'un songe; je me sentois fatigué; je descendis dans la cour pour gagner ma chambre. J'aperçus en passant de la lumière dans la remise, et je vis un des garçons de la maison nettoyer une voiture; il sifflait tranquillement en travaillant. Je m'arrêtai, je le regardai. C'étoit ma voiture qu'on avoit amenée. Le cœur me battit; mon calme et ma stupeur disparurent également: je n'étois plus soutenu par la vue de Valérie. L'amour le plus infortuné, en présence de l'objet aimé, est bien

moins malheureux: il s'enveloppe de cette magie de la présence; ses souffrances ont du charme, elles sont remarquées. Mais alors toute la douleur de la séparation vint me saisir; je me sentois défaillir en regardant cette voiture qui m'entraîneroit loin d'elle! il n'y avoit pas jusqu'à cet homme qui sifflait si tranquillement, qui ne me fit mal; j'enviois son repos; il me sembloit qu'il insultoit à l'horrible tourment qui m'agitoit. Je courus à ma chambre; je me jetai à terre, frappant ma tête contre le plancher, et répétant en gémissant le nom de Valérie. « Hélas! me disois-je, elle ne m'entendra donc plus jamais! » Erich, le vieux Erich entra. Ce n'étoit pas la première fois qu'il m'avoit vu dans cet état violent: il me gronda. Je feignis de me jeter sur mon lit pour le renvoyer; je passai plusieurs heures dans la plus violente agitation, et je résolus de t'écrire. Je retrouvai

dans ma tête toutes les situations douloureuses de cette journée ; cela me calmoit : il est si doux de donner au moins une idée du trouble qui nous détruit ! Et quand je pense que mon Ernest, le meilleur des amis, le plus sensible des hommes, me plaindra, je prie le ciel de le récompenser du charme que cette idée verse de mon cœur flétri.

A cinq heures du matin.

Je l'ai revue, Ernest, je l'ai revue encore une fois, par une des combinaisons les plus singulières, cette nuit même ! Tu ne le conçois point, n'est-ce pas ? Après t'avoir écrit, j'ai mis en ordre tout ce qui me restoit à arranger. J'avois destiné un petit cadeau à Marie et à quelques personnes de la maison ; j'avois cacheté une lettre pour le comte une lettre bien touchante, dans laquelle je lui demandois pardon de tous les torts que j'avois pu avoir envers

lui ; je le priois de me pardonner mon prompt départ ; je lui disois que j'espérois me justifier un jour à ses yeux de toutes mes apparentes bizarreries ; je le conjurois de m'aimer toujours, en lui disant que sans cette amitié je serois bien misérable. Enfin, après avoir tout arrangé, je m'étois assis sur une chaise, tout habillé, attendant et redoutant l'heure où je devois partir, mais déterminé à ce départ, que je regardois comme l'unique fin à mes tourmens. J'étois dans cet état horrible d'angoisse et d'anxiété, trop difficile à dépeindre, quand je vis une des fenêtres en face de moi trop vivement éclairée pour qu'il n'y eût pas à cela quelque chose d'extraordinaire : c'étoit une chambre habitée par une jeune Italienne, depuis peu dans la maison, et qui y couchoit pour être à portée de Valérie, dont la chambre à coucher n'étoit séparée de celle-là que par un cabinet.

Je vole, je traverse la cour, je monte l'escalier, tout dormoit encore: je pousse la porte; je vois la jeune Giovanna, toute habillée, endormie sur une table, et auprès d'elle son lit, dont les rideaux étoient tout en flammes. Elle ne se réveille pas; elle avoit le sommeil qu'on a à seize ans, lorsqu'on n'a pas encore passé par quelque passion malheureuse. J'ouvre les fenêtres pour faire sortir la fumée; j'arrache les rideaux: par bonheur, Valérie s'étoit baignée dans cette chambre; j'éteins le feu avec l'eau de la baignoire, en faisant le moins de bruit possible. Je craignois que Giovanna ne s'éveillât et ne jetât un cri qui pouvoit être entendu par la comtesse: je l'éveille donc doucement, et lui montre les suites de son imprudence. Elle se met à pleurer, en disant qu'elle ne faisoit que de s'endormir; qu'elle avoit écrit à sa mère, et posé ensuite la lumière près du lit pour

se coucher, et qu'elle ne comprenoit pas encore comment elle s'étoit endormie sur cette table. Pendant qu'elle parloit, j'achève d'éteindre le feu, qui avoit déjà gagné les matelats; je passe dans le petit corridor, pour m'assurer si la fumée n'y avoit pas pénétré. A peine avois-je mis les pieds dans ce corridor, qu'un désir insurmontable de voir encore un instant Valérie s'empara de mon âme: j'avois vu sa porte entr'ouverte. « Elle dort, me dis-je; personne ne le saura jamais, si Giovanna l'ignore. Je la verrai encore une fois; je resterai à la porte du sanctuaire, que je respecte comme l'âme de Valérie. » Il ne falloit qu'un moyen pour éloigner pour quelques instans la jeune Italienne; j'y parviens. Je m'approche en tremblant du corridor; je m'arrête; effrayé de l'horrible idée que Valérie pouvoit se réveiller. Je veux retourner sur mes pas..... mais mon désir de la voir étoit si vio-

lent!.... « Je la quitte peut-être pour jamais! Ah! je veux lui dire encore une fois que c'est elle que j'aime! Si Valérie me voit, je ne supporterai pas son courroux, j'enfoncerai un poignard dans mon cœur. » Ma tête égarée me présentait confusément et ce crime et son image. Je me glisse dans la chambre; elle étoit assez éclairée par une veilleuse, pour me faire voir Valérie endormie: la pudeur veilloit encore auprès d'elle; elle étoit chastement enveloppée d'une couverture blanche et pure comme elle. Je contemplai avec ravissement ses traits charmans: son visage étoit tourné de mon côté; mais je ne le voyois que peu distinctement. Je lui demandai pardon de mon délit; je lui adressai les paroles de l'amour le plus passionné. Un songe paroissoit l'agiter. Que devins-je! ô moment enchanteur! quelle ivresse tu me donnas!... Elle prononça.... *Gustave!*.... Je m'élançai vers

son lit; le tapis recéloit mes pas mal assurés. J'allois couvrir de mes baisers ses pieds charmans, tomber à genoux devant ce lit qui égardoit ma raison, quand tout à coup elle prononça cet autre mot qui doit finir ma destinée.... Elle dit d'une voix sinistre.... *la mort!*.... et se retourna de l'autre côté. « La mort! répétais-je; hélas! oui, la mort seule me reste! Tu rêves à mon sort, ô Valérie! dis-je à voix basse, et me mettant doucement à genoux, reçois mon dernier adieu; pense à moi; songe quelquefois au malheureux Gustave; et, dans tes rêves, au moins dis-lui qu'il ne t'est pas indifférent! » Je ne voyois pas ses traits: une de ses mains étoit hors de son lit; je la touchai légèrement de mes lèvres, et je sentis encore son anneau. » Et toi aussi, toi qui me sépares d'elle à jamais, je te donne le baiser de paix; je te bénis, quoique tu m'ouvres la tombe.... » Et mes larmes couvroient

sa main, « Tu l'unis à l'homme que je ne cesserai d'aimer, qui la rend heureuse ; je te bénis ! dis-je. » Et je me levai, calmé par cet effort. « Encore un regard, Valérie, un regard sur toi ! Que j'imp ne encore une fois tes traits dans mon cœur ! Que j'emporte cette douce image de ton repos, de ton sommeil innocent, pour m'encourager à la vertu quand je serai loin de toi !

J'allai prendre la veilleuse ; je m'approchai du lit. O douce et céleste image de virginité, de candeur ! Sa main étoit toujours hors du lit ; l'autre étoit sous une de ses joues, ainsi que dorment les enfans : cette joue étoit rouge, tandis que celle qui étoit de mon côté étoit pâle, emblème du songe dont la moitié me parut si douce, tandis que l'autre étoit si sinistre. Ses draps l'enveloppoient jusqu'à son cou ; et ses formes, pures comme son âme, ne se trahissoient que comme elle, légèrement,

en se voilant de modestie. O Valérie ! que l'amour s'accroît de ces magiques liens dont l'enlacent la pudeur et la pureté morale ! Jamais le plus séduisant désordre ne m'eût ainsi troublé !... jamais il n'eût rempli tout mon être d'une aussi douce volupté ! Comme je t'idolâtrois ! comme je serois mort pour un seul des plus chastes baisers pris sur tes lèvres qui sembloient languir ! Oui, tu paroissois triste, ma Valérie, et je n'en étois que plus ivre... J'ai pu m'éloigner de toi !... Je t'ai respectée, ô Valérie ! tiens-moi compte de ce sublime courage, il anéantit toutes mes fautes !

Bientôt il me sembla entendre les pas de la jeune Italienne ; j'allai à sa rencontre ; je me précipitai dans la cour, dans le jardin, cherchant à respirer, à me calmer ; le jour commençoit à poindre, le vent frais du matin s'étoit levé ; une lisière d'or couroit le long de l'horizon, à l'orient, et annonçoit l'aurore.

Les feuilles de l'acacia fermées pendant la nuit, commençoient à s'ouvrir ; des aigles privés et nourris dans la maison, sortoient de leurs creux ; les oiseaux s'élevoient dans les airs, et de jeunes mères quittoient leurs nids. Toutes ces images m'environnoient ; toutes me peignoient la vie qui recommençoit partout, et qui s'éteignoit en moi. Je m'assis sur les marches de l'escalier qui donne sur le jardin ; les alouettes papillonnoient sur ma tête, et leur chant si gai, si joyeux, m'arracha des larmes : j'étois si foible, si oppressé, ma poitrine sembloit être allumée, tandis que mon corps frissonnoit, et que mes lèvres trembloient. J'essayai de reposer un moment, ce fut en vain. Je restai quelque temps couché sur ces marches que nous avons descendues si souvent ensemble. Enfin, je me levai, et passant près du salon, où nous avons été la veille, je voulus emporter l'air qu'a-

voit chanté Valérie. Le jour étoit entièrement venu, et le duo si touchant de Roméo et Juliette tomba sous ma main. Tout devoit donc se réunir pour enfoncer dans mon cœur ses scènes de douleur et de regret ! Et ce morceau de musique me ramena tout entier à la séparation qui m'étoit si affreuse. Il n'y avoit pas jusqu'au chant des alouettes qui ne me fit penser à ce moment déchirant, où Roméo et Juliette se quittent. Je restai accablé d'une sombre douleur ; et je me traînai chez moi, d'où je t'écris encore. Je n'ose te dire l'espoir caché de mon cœur ! Ignorera-t-elle toujours ce que je souffre ? Il me seroit si affreux qu'il ne restât sur la terre aucune trace de ces douleurs ! Au moins, en t'écrivant, je laisse un monument qui vivra plus que moi. Tu garderas mes lettres : qui sait, si une circonstance, qu'aucun de nous ne peut prévoir, ne les lui fera pas une fois

connoître? Mon ami, cette idée, quelque invraisemblable qu'elle me paroisse, m'anime en t'écrivant, et m'empêche de succomber sous le poids de la fatigue et du chagrin qui me consume.

### LETTRE XLIII<sup>me</sup>.

De la chartreuse de B., le

C'EST ici, c'est près d'une austère retraite, d'où sont bannies les passions, les folles agitations de ce monde, que j'ai voulu essayer de me reposer. J'ai obtenu une chambre dans une maison d'où l'on a la vue du couvent.

Je me sens plus calme, Ernest, depuis que j'ai pris la résolution d'écarter de moi tout ce qui a rapport à cet amour insensé. Je veux, s'il est possible, sauver les derniers jours de cette existence si agitée; et, ne pouvant les pas-

ser dans le calme, les remplir au moins de résignation.

Comme je me paroissais petit à moi-même, au milieu de cette enceinte, consacrée aux plus sublimes vertus! Les pensées de l'amour me paroissent un délit, ici, où tous les sens sont enchaînés; où les plaisirs les plus permis dans le monde, n'osent se montrer; où l'âme détachée des liens les plus naturels, ne se permet d'aimer que les plus austères devoirs.

Je viens de lire la vie d'un saint que j'ai trouvée dans une des armoires de ma chambre. Ce saint avoit été homme, il étoit resté homme: il avoit souffert; il avoit jeté loin de lui les désirs de ce monde, après les avoir combattus avec courage. Il s'étoit fait dans son cœur une solitude où il vivoit avec Dieu. Il n'aimoit pas la vie; mais il n'appeloit pas la mort. Il avoit exilé de ses pensées toutes les images de sa

jeunesse, et élevé le repentir entre elles et ses années de solitude. Il croyoit entendre quelquefois les anges l'appeler, quand il marchoit les nuits les pieds nus dans les vastes cloîtres de son couvent. S'il eût osé, il eût désiré mourir. Il travailloit tous les jours à son tombeau, en pensant avec joie qu'il ne légueroit à la terre que sa poussière; et il espéroit, mais en tremblant, que son âme iroit dans le ciel. Il vivoit dans cette chartreuse en 1715; il mourut, ou plutôt il disparut, tant sa mort fut douce, on arrosa de larmes sa dépouille mortelle; et chacun crut voir son existence attristée, parce que la douce sérénité, les regards consolans, la bienveillante bonté du père Jérôme étoient enlevés à la terre.

Après cela, Ernest, n'avons-nous pas honte de parler de nos douleurs, de nos combats, de nos vertus?

Depuis long-temps je désirois voir

cette chartreuse, cette pensée sévère de saint Bruno, confiée au mystère et au silence, qui est cachée comme un profond secret sur ces hauteurs. Là, vivent des hommes qu'on nomme exaltés; mais qui font du bien tous les jours à d'autres hommes; qui changèrent un terrain inculte, le couvrirent d'industrie, d'ateliers utiles, et remplirent le silence des bénédictions du pauvre. Quelle idée sublime et touchante que celle de trois cents chartreux, vivant de la vie la plus sainte, remplissant ces cloîtres si vastes, ne levant leurs mélancoliques regards que pour bénir ceux qu'ils rencontrent, peignant dans tous leurs mouvemens le calme le plus profond; disant avec leurs traits, avec leurs voix, que l'agitation ne frappe jamais, qu'ils ne vivent que pour ce Dieu si grand, oublié dans le monde, adoré dans leur désert! Oh! comme l'âme est émue! comme elle est péné-

trante la voix de la religion qui s'est réfugiée là, qui descend dans les torrents et frémit dans les cimes de la forêt, qui parle du haut de la roche escarpée, où l'on croit voir saint Bruno lui-même, fondant sa chapelle, et méditant sa sévère législation! Oh! qu'il connut bien le cœur de l'homme qui se fatigue de délices, et s'attache par les douleurs; qui veut plus que du plaisir, et cherche ces grandes, ces profondes émotions qui émanent du sein de Dieu, et ramènent l'homme tout entier dans les pensées de l'éternité!

Il est impossible de décrire ce que j'éprouvois : j'étois heureux de larmes, de profond recueillement et d'humilité; je me prosternai devant cet être si grand, qui appela ces scènes magnifiques de la nature, imprima tour à tour aux formes du monde, la majesté et la riante douceur; appela aussi l'homme pour qu'il sentit et qu'il désirât sentir davantage, forma

ces

ces âmes ardentes et tendres, et leur confia tous ses secrets ignorés des hommes légers. Que de voix, me disois-je, se sont éteintes dans ces déserts! Que de soupirs ont été envoyés au-delà de cet horizon borné; là, où habite l'infini! Je voyois ces traits où siégeoit la mélancolie, où l'espérance avoit survécu aux orages, pour répandre la sérénité; je les voyois garder leur tranquille expression au milieu des changemens des saisons et de la nature; ces mains flétries se joignoient aux pieds de ces croix saintement placées dans la solitude. Là, fléchissoient péniblement des genoux affaissés par l'âge; là, couloient des larmes que séchoit quelquefois le vent âpre du sombre hiver; ici, un écho religieux murmuroit les douleurs et les espérances du chrétien; et plus loin, sur ce rocher stérile, abandonné de la nature, où tout est mort; où tout est froid comme le cœur

II.

5

de l'incrédule, à travers ces ronces suspendues sur le torrent, au milieu de ces hauteurs inanimées qui ne voient rouler que de noirs orages; là, peut-être, le long, l'ineffaçable remords appeloit sa victime: marquée par lui, elle ne pouvoit lui échapper; elle venoit, le front baissé, l'œil ombragé, le visage sillonné, elle venoit, et son sein déchiré se brisoit sur la pierre, et sa voix expirante disoit sourdement à cette froide pierre quelque forfait inconnu.

Que j'ai vécu ici, Ernest! combien j'y ai pensé! J'ai vu hier un orage: le tonnerre, avec sa terrible voix, parcourut toutes ces montagnes, se répéta, gronda, éclata avec fureur; les voûtes silencieuses tremblèrent: je voyois le cimetière couvert de noirs ténèbres; le ciel obscurci laissoit à peine entrevoir tous ces tombeaux où dorment tant de morts. Je passai devant la chapelle où on les déposoit avant de les

enterrer, où se fermoit sur eux le cercueil creusé par eux-mêmes: il me sembloit que j'entendois ce chant mélancolique des religieux, ces saintes strophes qui les conduisoient à la terre de l'oubli. J'aimois à tressaillir, et j'envoyois ma pensée en arrière. Au milieu de ces scènes terribles et attendrissantes, le ciel se dégagea de ses sombres nuages; le soleil reparut, et visita, à travers les vitres antiques, cette chapelle de la mort: les inscriptions du cimetière reparurent à sa clarté; et les hautes herbes, affaissées par la pluie, se relevèrent.

Un oiseau, fatigué par les vents, qui l'avoient apparemment chassé jusque sur ces hauteurs, vint s'abattre sur le cimetière. Ainsi, pensai-je, peut-être, dans la saison des fleurs, vient s'égarer quelquefois un rossignol: il cherche en vain une rose, jeune comme lui, ou l'arbuste qui la porte; mais la fleur dé

l'amour est exilée de ces lieux, comme l'amour lui-même: le chantre de la volupté vient s'asseoir sur une tombe, et soupire sa tendresse sur le territoire de la mort. Hélas! peut-être cette pierre couvre-t-elle un cœur qui eut aussi un printemps; peut-être, avant d'avoir servi ce Dieu qui remplit son âme du saint effroi du monde, l'adora-t-il comme le Dieu qui créa l'amour et le donna à la terre: mais bientôt, comme l'oiseau battu par les vents, battu par l'orage des passions, il est venu se réfugier sur ces hauteurs; et, fatigué de la vie, il a voulu commencer l'éternité, en oubliant tout ce qui tenoit au monde.

Ernest, Ernest, il n'est aucun endroit sur la terre inaccessible à cette funeste passion: ici, ici même, où tout la réprouve, où tout devoit l'épouvanter, elle sait encore trouver ses victimes, et les traîner à travers tous ses supplices. En vain la nature sévère veut-elle ef-

frayer l'amour, et le repousser par sa sauvage âpreté; en vain la religion menaçante élève-t-elle par-tout de saintes barrières, appelle-t-elle la pénitence, le jeûne, les images du trépas, les tourmens de l'enfer; en vain les tombeaux parlent et s'ouvrent de tous côtés; en vain la pierre insensible est-elle animée du pieux verset qui montre à l'homme la longue récompense de la vertu: ce passager d'un moment ne sait pas triompher de lui, il est encore atteint ici même par ce terrible ascendant; il partage ici même sa fugitive existence entre d'inutiles remords et de vaines résolutions; il dispute à la mort, à la sombre nature, à son corps flétri d'abstinences, à la menaçante éternité, il dispute un sentiment à la fois délice et fléau de sa vie; il jette un long et douloureux regard sur de funestes erreurs; il tressaille, se trouble, et garde de son souvenir une coupable volupté

qu'il aime encore, qu'il nourrit dans son sein.

Ecoute, Ernest, et frémis. Hier je me promenois, ou plutôt je parcourois d'un pas inégal les environs de la chartreuse : la lune enveloppoit d'un crêpe mélancolique, et le couvent, et les arbres, et le cimetière; l'orfraie seul interrompoit de son cri sinistre la tranquillité de la nuit. Une croix s'est présentée à ma vue; elle étoit sur une hauteur que j'ai gravie. Je me suis assis; j'ai regardé long-temps le ciel et l'étoile du soir, que j'avois vu si souvent de la maison que j'habitois avec Valérie. Des gémissemens m'ont frappé; je me suis levé : j'ai vu près de la croix, et à moitié caché par un arbre, un religieux, le visage couché contre terre. Sa voix plaintive, ses accens déchirans n'osoient peut-être monter vers le séjour de la paix; la terre les engloutissoit. Mon cœur a tressailli; j'ai

eu reconnoître des maux trop bien connus. Je n'ai osé l'interrompre; mais j'ai pleuré sur lui, en m'oubliant moi-même.

Son long silence m'a effrayé. J'ai osé l'approcher; je l'ai soulevé. La lune éclairoit son visage pâle, ses traits flétris étoient encore jeunes, sa voix étoit aussi. Il m'a d'abord considéré comme s'il sortoit d'un rêve; puis m'a dit: « Qui es-tu? souffres-tu aussi? » Je l'ai pressé contre mon sein, et mes larmes sont tombées sur ses joues arides. « Tu pleures, a-t-il dit, tu es sensible. Je te remercie, a-t-il ajouté d'une voix tranquille. » Son regard m'a effrayé: ses gestes, son agitation, me frappoient, et contrastoient avec sa voix, qui paroissoit étrangère à son âme, et qui sembloit s'être séparée de sa douleur.

Je lui ai demandé qui il étoit. « Qui je suis? ... a-t-il dit, en paroissant vou-

loir se rappeler quelque chose. » Puis il m'a montré son habit. « Je suis un infortuné! Mon histoire est courte. Je suis l'élux. On m'avoit donné ce nom; on se plaisoit à croire que je serois heureux: c'étoit en Espagne qu'on croyoit cela; mais, dit-il, en secouant la tête et respirant péniblement, on s'est trompé. Le bonheur n'a pu demeurer là; les méchans m'ont tué là! » et il frappa son cœur d'une manière qui me déchira. « Quel mal, dis-je, vous a-t-on donc fait? — Oh! dit-il, il ne faut pas en parler: il faut oublier ici, me dit-il, en regardant la croix et joignant ses mains, il faut tout oublier ici, car il faut pardonner. » Il a voulu s'en aller, je l'ai retenu. « Que veux-tu de moi? a-t-il dit. Il est tard; et quand le matin viendra, il faut que j'aille au cœur, et avant ne faut-il pas que je dorme? Tu ne sais pas qu'alors je suis quelquefois heureux, oh! bien heureux! Je

vois alors les plaines de Valence, des haies de fleurs de grenades.... Mais ce n'est pas tout, me dit-il, ce n'est pas mon plus grand bonheur (et il se pencha vers mon oreille). Je n'ose te parler de Laure... (il frissonna.) Elle n'est pas morte dans mes rêves; mais, quand je veille, elle est morte!.... » Il jeta un cri déchirant et se tut.

O Ernest! je ne me plaignis plus; ma douleur s'arrêta devant une douleur mille fois plus terrible: tu vis, m'écriai-je, tu vis, Valérie! O ciel conserve-la; conserve aussi ma raison pour te bénir! Et puis me retournant vers le malheureux Félix, je le serrai dans mes bras; muet par l'excès de la pitié, je ne trouvai aucun son, aucune parole digne de son malheur. « — Ne dis à personne, je t'en prie, que je t'ai parlé de Laure, ici c'est un grand péché; j'ai voulu l'expié tous les jours, mais j'aime malgré moi; et quand je

veux penser au ciel, au paradis, je pense que Laure y est; et quand je viens ici la nuit, car depuis que je suis... tu sais bien comment, dit-il en montrant sa tête, on me permet tout. Je sors du couvent par cette petite porte; j'ai une clef, car je crains de troubler les frères dans leur sommeil; je pleure, c'est un scandale.... Eh bien! qu'est-ce que je voulois te dire? — Quand vous veniez ici la nuit, Félix, disiez-vous.. — Eh bien! oui, la nuit; le vent, les arbres, cette eau qui roule, tout semble me dire son nom. Il me semble que tout seroit beau si elle étoit là: je la presserois contre mon sein qui brûle; elle n'auroit pas froid, et le feuillage nous cacheroit le couvent; car je n'oserois l'aimer au milieu du couvent: j'ai tant promis aux pieds des autels de l'oublier! Mais, dit-il en soupirant longuement, je ne peux pas. — Tu ne peux pas, répétais-je! et je soupirai. »

Une sueur froide inondoit mon corps; j'ajoutai son malheur au mien: j'étois anéanti. « Ecoute, me dit-il, ne te fais pas chartreux, va-t'en bien loin, vas en Espagne, mais n'aime pas. La religion a raison de défendre d'aimer ainsi un seul objet plus que le ciel, plus que la vie, plus que tout. Adieu, me dit-il n'aime pas: si tu savois comme on est malheureux! On me l'avoit bien dit quand il en étoit temps, et je n'ai rien écouté.

Je ne sais plus ce qu'il me dit, ma tête se troubla; je sais qu'il rentra dans son couvent, que le matin me trouva encore au pied de la croix, que mon hôte me dit que le frère Félix étoit aimé de tout le couvent, qu'il ne faisoit de mal à personne, que le supérieur, homme doux et excellent, lui peruet de se promener la nuit, depuis qu'il a perdu la raison; et qu'il l'a perdue parce qu'une jeune espagnole qu'il

aimoit est morte. Sa mélancolie l'avoit jeté dans cette retraite, ne pouvant obtenir Laure que ses parens forcèrent à se faire religieuse; il a appris qu'elle n'existoit plus, et sa raison s'est entièrement égarée.

Je pars, Ernest; ce séjour ne me convient plus: le malheureux Félix se montre par-tout à moi.

#### LETTRE XLIV<sup>m</sup>.

De la Piétra-Mala, le

**J**E t'écris quoique je sois si foible, mon ami, que je puis à peine me soutenir. Je viens de passer dix heures au lit, mais sans que cela m'ait donné plus de force; la fièvre m'a repris; je souffre beaucoup de la poitrine. J'arrivai ici au milieu des Apennins, hier dans la journée. Le site de Piétra-Mala est

presque sauvage. Ce bourg est caché dans des gorges de montagnes; mais j'aime ce lieu qui paroît oublié du monde entier. J'y suis depuis peu de temps, et déjà j'y ai vu de bonnes gens. Ernest, je resterai ici quelques jours, peut-être quelques semaines. Eh! n'est-il pas indifférent en quels lieux je traîne des jours que Valérie ne voit plus, pourvu que je sois loin d'elle, et que je n'outrage plus le comte par cet amour que je dois cacher? Ici du moins je serai libre; mes regards, ma voix, ma solitude, tout sera à moi; personne ne m'observera... Malheureux! quel triste privilège tu réclames; quel triste bonheur te reste! O Valérie! je ne verrai donc plus ta pitié! Elle étoit si tendre! si bonne!

A six heures du soir.

J'ai été quelques heures sans fièvre; je me suis promené lentement; je res-

pirois avec plus de liberté ; l'air est si pur dans ces montagnes ! J'ai été voir une petite maison qui appartient à mon hôte, et qui me plait beaucoup. Un torrent, destructeur comme la passion qui me dévore, a renversé, près de la maison, de hauts pins et de vieux érables ; ces arbres déracinés du rivage opposé, se rencontrent dans leur chute, et semblent se rapprocher pour former sur le torrent, un pont sous lequel passe une écume blanche qui s'élève au-dessus de ces eaux tourmentées. Je me suis arrêté au bord de ce torrent, et j'ai regardé quelques corneilles qui passaient les unes après les autres sur ces arbres renversés, et dont les cris lugubres convenoient à l'état de mon âme.

---

## JOURNAL DE GUSTAVE.

De Piétra-Mala, le

**E**RNEST, je commence pour toi ce journal ; mais quand je souffre, je ne peux t'écrire que quelques lignes. Cette maison que j'habite actuellement me convient beaucoup. Je n'applaudis bien de m'être arrêté ici, j'y resterai jusqu'à ce que je sois mieux... Mieux : ah ! ne t'abuse pas.... Mais que ferois-je à Pisé ? Pourrois-je échapper à ces regards d'une multitude oisive, qui toujours occupée de ses plaisirs, est encore avide de pénétrer chaque secret, et ne pardonne pas qu'on se sépare d'elle.

---

Ici la nature semble me plaindre et s'attendrir sur moi. Elle me recevra dans son sein, et fidèle amie, elle gar-

dera mes tristes secrets. Pourquoi donc tant me tourmenter du lieu où je passerai quelques jours? Errant comme OEdipe; je ne cherche comme lui qu'un tombeau: il faut si peu de place pour cela.

---

Mon séjour ici convient à mon funeste état; ce lieu mélancolique et sauvage est fait pour l'amour malheureux. Je reste des heures entières au bord de ce torrent; je gravis péniblement une montagne d'où la vue se porte sur la Lombardie; et quand je crois avoir aperçu dans le lointain, cet horizon qui couvre Venise, il me semble alors que j'ai obtenu une faveur du ciel.

---

J'ai avec moi quelques auteurs favoris; j'ai les odes de Klopstock, Gray, Racine; je lis peu, mais il me font rê-

ver au-delà de la vie, et ils m'enlèvent ainsi à cette terre où il me manque Valérie.

---

Il y a ici un jeune homme, parent de mon hôte, qui joue bien du piano. Aujourd'hui, j'ai entendu cet air que sa voix a gravé dans mon cœur; cet air qui la fit pleurer sur le malheureux Gustave. Ne me plains pas, Ernest; la douleur sans remords porte en soi une mélancolie qui a pour elle des larmes qui ne sont pas sans volupté.

---

J'ai passé le bourg, et j'ai été me promener sur le grand chemin. J'ai rencontré un pauvre matelot en habit de pèlerin. Cet homme, pour appaiser sa conscience, avoit fait vœu d'aller à Lorette. Il avoit eu, dans sa jeunesse, la passion de la mer; et, comme Robin-

son, il avoit quitté ses parens malgré leur défense. Il me fit un tableau touchant de ses chagrins, et cela avec une vérité qu'on ne pouvoit méconnoître. Il me dit comment, après avoir obtenu une place sur un vaisseau qui alloit aux Indes, au milieu des délices que lui faisoit éprouver son voyage, il s'étoit réveillé la nuit, croyant voir sa mère en rêve, qui lui reprochoit son départ; qu'alors il avoit couru sur le tillac, et qu'il lui avoit semblé que les vagues se plaignoient comme si la voix de sa mère arrivoit à lui; et quand il s'élevoit une tempête, il ne pouvoit travailler, tremblant de toutes ses forces, et pensant qu'il périroit peut-être chargé de la malédiction de ses parens. C'est alors qu'il avoit promis au ciel que, s'il pouvoit revoir sa mère, obtenir son pardon, il feroit un pèlerinage à Lorette. — Puis il poursuivit, et me dit que, pendant dix ans, il n'avoit pu

revenir dans sa patrie; enfin il avoit vu la rade de Gènes; qu'il avoit cru mourir de joie en revoyant cette terre, qu'il avoit brûlé de quitter. — Ernest, comme voilà bien tout l'homme! ses désirs, ses inquiétudes, ses fautes, et puis cette inévitable douleur appelée remords, qui le ramène à la vérité. Voilà comment il faut qu'il achète l'expérience; il n'en voudroit pas autrement; il faut qu'elle soit payée pour qu'elle lui appartienne bien.

Ce pauvre matelot! pendant qu'il me parloit, je l'avois plaint sincèrement; mais j'avois souri de pitié en le voyant mettre son pèlerinage au rang de ses meilleures actions. Et puis je me repris moi-même de mon orgueil, et je me dis: « Les hommes sont si petits, et pourtant ils rejettent tant de choses comme au-dessous d'eux! Dieu est si grand, et rien ne se perd devant lui! Chaque mouvement, chaque pensée ver-

tueuse même vient s'épanouir devant ses regards; il a compté chaque intention, chaque sentiment louable de sa créature, comme chaque battement de son cœur; il dit à la vie de s'arrêter, et au bien de croître et de prospérer dans les siècles. O Dieu de miséricorde! pensai-je, tu comptes aussi les pas du pauvre matelot que la piété filiale fait cheminer à travers les ronces de l'Appenin et sous le ciel brûlant de sa patrie. »

Quand je regarde dans le vallon solitaire une timide fleur qui meurt avec ses parfums, et qui n'a point été vue; quand j'entends le chant rare de l'oiseau solitaire qui meurt et ne laisse point de traces; que je pense que je puis mourir comme eux, c'est alors que je suis bien malheureux! Une douloureuse inquiétude, un besoin d'être

pleuré par elle vient me saisir. J'entends quelquefois le cri des pâtres qui rassemblent les chèvres sur les montagnes, et les comptent: j'en entendis un l'autre jour se lamenter, parce que sa chèvre favorite lui manquoit, et qu'il craignoit qu'elle ne fût tombée dans le précipice, et je pensois que bientôt ceux qui m'aimoient, en comptant les félicités de leur vie, diroient avec un soupir: « Ce pauvre Gustave! il nous manque, il est tombé dans la profonde nuit de la mort! »

Je ne suis pas toujours aussi malheureux que tu pourrois le croire; j'ai besoin de te consoler, mon Ernest; il me semble sentir les larmes que je te fais verser. Chaque moment ne tombe pas tristement sur mon cœur, souvent il y a des repos, des intervalles, où une espèce d'attendrissement, une vague rê-

verie, qui n'est pas sans charme, vient me bercer.....

Quel est donc ce fonds intarrissable de bonheur qui se trouve dans l'homme dont le cœur est resté près de la nature? Quel est ce souffle incompréhensible et ravissant qui, sublimement confondu avec l'instinct moral et les mystères de nos grandes destinées, nous donne ces vagues et douces inquiétudes; ce besoin du bonheur qui, dans la jeunesse, en tient quelquefois lieu; enfin, cet inconcevable enchantement qui ne tient à rien de positif, et qui ne peut être banni par le malheur même?

---

Je me promène dans ces montagnes parfumées par la lavande et le chèvrefeuille, et je me dis: « Dans ces retraites les plus cachées, dans ces asiles les plus inabordables, la nature, encore

élégante, toujours belle, se pare pour le bonheur et pour l'amour; des millions de créatures ont vécu et vivent encore sur ces feuilles tendres et veloutées, et sentiront les innombrables voluptés que donnent la vie et l'amour réunis: et si l'homme, superbe favori de la puissance qui l'appela à la lumière; si l'homme fier et sensible pénétre ici, beau de jeunesse, heureux d'amour, dans la pompe des espérances, dans l'ivresse des désirs permis, oh! quel paradis il trouve ici! son cœur battra à la fois de toutes les émotions, ses regards s'élèveront avec une douce fierté vers le firmament, et s'abaisseront avec extase sur sa compagne. Puissance du ciel! que réservez-vous donc à vos élus? »

---

Je suis retourné dans ces mêmes lieux, Ernest; j'y suis retourné: j'ai

vu un jeune homme qui me paroissoit transporté de bonheur. Près de lui étoit une jeune personne svelte, jolie; une de ses mains étoit sur l'épaule du jeune homme: tous deux étoient simplement, mais élégamment vêtus. Je les regardois, placé derrière un buisson; j'étois descendu par un sentier qui m'est connu, et il me sembloit que je faisais le songe de mes pensées d'hier. Ils parloient, mais je ne les entendois pas. Ils se sont promenés, ils se sont assis; il sembloit qu'ils venoient annoncer une époque de félicité à ces lieux, qu'ils doivent connoître et aimer beaucoup. Ils ont élevé ensemble leurs mains vers le ciel, ils ont essuyé des larmes, ils se sont embrassés. Ah! l'innocence seule aime ainsi! Il y avoit du calme des anges au milieu de leurs transports. Jamais je n'embrasserai ainsi la beauté idolâtrée, la femme choisie pour moi par la passion et le malheur; je le pensois.

sois. O Valérie! si mes lèvres, flétries par une consumante ardeur, osoient approcher des tiennes! si ces larmes rares, passionnées, qui contiennent mes longues douleurs, étoient changées en larmes voluptueuses, et tomboient sur tes paupières; si nos cœurs, l'un sur l'autre, se répondoient tumultueusement, je le sens, en expirant de félicité, le cri du désespoir se mêleroit à la voix des délices: et la hideuse figure du crime se placeroit auprès de la vision des anges!

Il n'est donc pas possible, il n'est aucun moyen d'arriver à cette félicité révélée à mon imagination seule, à la félicité innocente!... « Hélas! un moment, un seul moment, Dieu tout puissant! disois-je, toi; auquel rien n'est impossible, et je rendrois ensuite goutte à goutte ce sang qui menace de briser mes veines, où les flammes du désir courent et me consomment! »

Ernest, j'étois tombé à genoux; mes cheveux étoient trempés de sueur; une oppression affreuse fatiguoit mon sein; un froid mortel roidissoit mes bras. J'ai voulu me lever; mais, accablé de foiblesse, je suis retombé, et je me suis couché le visage contre terre, cherchant à me calmer. Je te l'avoue, un instant j'avois espéré que j'allois expirer: je humois l'humidité de la terre, qu'une pluie légère venoit de rafraîchir; et cette odeur, si délicieuse ordinairement, n'excitoit en moi que de sinistres pressentimens. Cependant, mes lèvres et ma poitrine desséchées cherchoient à se rafraîchir; et l'instinct de la vie agissoit, sans que je m'en aperçusse, au moment même où j'appelois, où je désirois la mort. Dans cet instant, les amans mêloient leurs voix, et chantoient un de ces airs tendres qui sont si facilement répétés en Italie. Je les écoutois en fermant les yeux, et

en voulant me livrer à cette espèce de distraction qui s'offroit au milieu de mes tourmens. Cette musique, chantée par des voix heureuses, me soulagea; je pus me lever. Je les vis s'avancer vers moi; j'en fus frappé, quoique je désirasse les voir de plus près. « Non, non, me dis-je, le bonheur aussi est une chose sacrée: il est si beau ce moment fugitif, ce ravissant éclair de la vie, où tout est enchantement! Je ne mêlerai pas l'image de la mort, le deuil de mes traits flétris, à leur innocente et vive joie; ils reculeroient devant moi comme devant un pressentiment funeste; ils liroient le malheur de ma vie sur mon visage; et ma jeunesse, altérée, décomposée par la souffrance, leur diroit: Voilà ce que fait l'amour! »

Je me cachai dans d'épaisses broussailles, ils passèrent. J'allai lentement sur la place où ils avoient été assis; et, mêlant ma mélancolie aux scènes

de leur bonheur, je regardai longtemps cette place abandonnée maintenant à la méditation, et je pensai à ce tableau du Poussin, où de jeunes amans, dans l'ivresse du bonheur, foulent aux pieds des tombeaux qui bientôt les engloutiront eux-mêmes.

---

J'ai appris que les jeunes gens que j'avois vus si heureux, s'étoient mariés hier. Ernest, je te l'avois bien dit, c'étoit de cet amour qui fait vivre.

---

Aujourd'hui, je me suis levé avec le jour. J'avois éprouvé une si forte oppression que j'ai cru que l'air du matin m'aideroit à respirer. Il y a ici une colline couverte de hauts pins, au milieu desquels se trouve une fontaine: plusieurs enfans s'y étoient rassemblés. Je cherchois à ne pas troubler leurs

jeux. L'insomnie de la nuit m'avoit fatigué, je me suis endormi. Il m'a semblé voir un sentier dans ce même bois, et Valérie s'avancer vers moi. Mon âme étoit ravie! mais je me sentois retenu à cette place. Les vents frais et légers se disputoient son voile blanc; le lierre paroissoit vouloir enlacer son pied délicat. Déjà elle étoit près de la fontaine: elle a soulevé un des enfans, elle l'a embrassé. J'ai fait un effort pour voler à elle; je me suis éveillé, et j'ai vu que ce n'étoit qu'un songe: mais mon sang étoit rafraîchi, des larmes de bonheur étoient encore sur mes paupières humides. J'ai été prendre le plus jeune des enfans; et, ne pouvant respirer le souffle de Valérie, j'aurois voulu respirer quelque chose de la tranquillité de cet enfant. Qu'ils sont beaux ces êtres qui n'ont rien deviné! Que j'aime ces yeux où dort encore l'avenir avec ses tristes inquiétudes;

ces yeux qui vous regardent sans vous comprendre, et qui vous disent pourtant qu'ils vous veulent du bien!

Il faut que je revienne souvent à cette colline, que j'habitue ces enfans à y revenir, que j'obtienne une place qui sera à moi, et près de laquelle ils viendront jouer en disant : « Notre ami étoit là; comme nous aimions à le voir avant qu'il soit disparu! »

---

Je me suis regardé dans la fontaine, je ne sais comment, et j'ai été saisi de ma pâleur, de mon air de souffrance. Il est bizarre que la maladie ne m'effraie pas, et que ses effets me fassent reculer d'effroi. Je tousse beaucoup; ma dernière crise a épuisé le reste de mes forces. Je n'ai qu'un regret, bon Ernest, c'est de ne pouvoir te dire, avec ces regards qui sont des paroles, avec ces accens qui n'appartiennent qu'à la plus tendre amitié, que tu m'es

bien cher! Cher... que cette expression est foible pour tant de dettes!

Adieu, Ernest. Que ce mot me frappe! Il me semble que je quitte la vie par ce mot!... J'avois pensé si souvent à la mort, et le repos m'avoit paru bien doux! — Nous nous reverrons, ami bien aimé, ami digne de ce nom, premier bonheur de ma vie, avant que je connusse celle pour qui je ne puis vivre, pour qui je meurs!

Erich te fera parvenir ce journal avec d'autres papiers. J'y joins une lettre pour Valérie; je n'ose la lui envoyer. Tu la liras, Ernest; et si un jour tu crois qu'elle puisse la voir, je te devrai plus que tout ce que tu fis déjà pour moi. Cette idée adoucit ma mort. Vis heureux, mon Ernest!

LETTRE XLV<sup>me</sup>.

GUSTAVE A VALÉRIE.

**J**E vais donc encore une fois vous parler, Valérie! mais ce n'est plus d'un autre amour; je ne puis plus vous tromper. Vous ne me refuserez pas votre pitié; vous me lirez sans colère. Songez que déjà étendu dans le cercueil, par la douleur qui me tue, je me relève encore une fois pour vous dire un long adieu. Est-ce en quittant la vie, est-ce blessé d'un trait mortel qu'on peut songer à altérer la vérité, à faire mentir le dernier accent de la voix? Cette voix vous dit enfin que c'est vous que j'aimai... Ah! ne détournez pas de moi ces yeux auxquels fut confiée l'expression de toutes les vertus; plaignez-moi! J'ai souffert tous les tourmens, j'ai épuisé toutes les douleurs pour ex-

pier mon cruel égarement, j'ai combattu jusqu'à la mort cette passion que tout réprouve, et maintenant encore elle est là pour me suivre dans cette lugubre demeure qui épouvante l'amour ordinaire. O Valérie! vous ne pouvez plus me la défendre!

Ne me plaignez pas. Vous preurez sur moi, n'est-ce pas, femme généreuse, angélique bonté, vous pleurerez sur moi? Non, je ne voudrais pas ne pas vous avoir aimés. Ah! pardonne, Valérie, pardonne! ton innocence me fut toujours sacrée, je l'aimois comme ta vie. Si j'ai osé rêver quelquefois à une félicité trop grande pour la terre, c'étoit en pensant à ce temps où vous étiez libre, où vos regards auroient pu tomber sur moi; mais, jamais, non, jamais je ne désirai un bonheur qui eût été enlevé au plus généreux des hommes, Valérie, je l'ai vu aimé de vous, j'ai vu votre bonheur, et j'ai éprouvé

tous les remords du crime. — Valérie, ai-je assez souffert!

Mais je ne suis pas indigne de toi, beauté angélique! Non, non, cette passion pouvoit m'être défendue, et m'élever pourtant. Que de fois, forcé de paroître au milieu d'un monde que je fuyois, j'ai vu tomber sur moi les regards d'une insultante pitié! On me plaignoit comme un insensé indigne des plaisirs de la terre, puisqu'il ne les recherchoit pas. Ces hommes, qui regardent comme chimérique le bonheur composé de sentimens purs, me voyoient comme un triste reproche qui importune: ils m'auroient pardonné des vices, ils ne me pardonnoient pas de ne point attacher de prix à ce qu'ils apprécioient tant. La fortune, la naissance, ces dons si splendides selon eux, leur paroissoient tout. O Valérie! que j'eusse été indigent avec tous ces biens, sans ce cœur créé pour d'inépuisables

félicités, et que l'amour a détruit! Que de fois, solitaire et rentrant dans ce cœur, je me trouvois plus heureux, au sein de la souffrance, que ceux qui ne savoient rien se défendre et ne jouissoient de rien, poursuivoient chaque plaisir, et le voyoient s'évanouir en l'atteignant. O Valérie! je sentoais alors avec orgueil les battemens de ce cœur qui savoit si bien t'aimer!

Valérie, j'eusse dû te fuir; je me suis préparé moi-même ces maux sous lesquels je succombe maintenant. Mais, si je n'ai pu t'arracher ces jours que l'amour a dévorés; si j'ai offensé ce Dieu qui te créa à son image, prie pour moi; prononce quelquefois au pied des autels, ou dans la vaste enceinte de cette nature que tu aimes, prononce le nom de Gustave, dont la raison fut égarée par tes charmes et tes vertus.

Surtout, femme céleste! ne te reproche rien; ne crois pas que tu eusses

pu me faire éviter cette passion funeste. Je connois ton âme si délicate et si sensible, qui se crée des tourmens qui prouvent sa perfection; ne te reproche rien. Je t'aimois comme je respirois, sans me rendre compte de ce que je faisais. Tu étois la vie de mon âme: long-temps elle avoit laugui après toi; et, en te voyant, je ne vis que ta ressemblance; je ne vis que cette image que j'avois portée dans mon cœur, vue dans mes rêves, aperçue dans toutes les scènes de la nature, dans toutes les créations de ma jeune et brûlante imagination. Je t'aimai *sans mesure*, Valérie; tes attraites me consumèrent; et l'amour me sépara des jours de l'adolescence, comme un violent orage sépare quelquefois les saisons.

Adieu, Valérie, adieu! *Mes derniers regards se tourneront vers la Lombardie*. Peut-être tressailleras-tu; peut-être tes pieds fouleront-ils un jour la terre

qui couvrira ce sein si agité. Il n'y aura pas de fleurs comme sur le tombeau d'Adolphe, elles sont pour l'innocence; mais, dans la cime des hauts pins, le vent murmurerà comme les vagues de la mer près de Lido, et de mélancoliques accens descendront des montagnes, se mêleront aux souvenirs de Lido, et ta voix confondra le nom de Gustave et celui de ton Adolphe, et tu croiras le voir près de moi, et tes bras s'étendront vers nous. Oh! laisse-moi la touchante volupté de tes regrets! Adieu, ma Valérie! Tu es mienne, par la puissance de ce *sentiment* qu'aucun être n'a pu éprouver comme moi. Adieu. Mon cœur bat et s'arrête tour à tour. Vivez heureux tous deux: je meurs en vous aimant.

LETTRE XLVI<sup>me</sup>.

ERNEST AU COMTE DE M...

DANS la terrible anxiété que j'éprouve, la seule idée qui me calme, c'est de penser que ma lettre pourra encore vous parvenir à temps, et que la même amitié qui embellit les jours du père de Gustave, veillera sur cet infortuné, et l'arrachera à l'abîme creusé par lui-même, et qui doit infailliblement l'engloutir. Oh! monsieur le comte, ce que je souffre est inexprimable, en pensant aux maux de Gustave, du premier et du plus cher de mes amis! Je tremble quelquefois qu'il ne soit trop tard pour le sauver; je tombe alors dans un égarement de douleur qui me trouble et m'ôte la faculté de penser. Ma lettre ne se ressent que trop du désordre de mes idées! Je viens d'en recevoir plu-

sieurs à la fois de Gustave; elles avoient été retardées par le Sund. Je n'y vois que trop le funeste état de mon ami! Il a quitté Venise. Je ne m'aveugle ni sur sa douleur, ni sur sa santé, et je suis bien malheureux! Pourquoi ne vous ai-je pas écrit plutôt? Pourquoi, connoissant votre âme généreuse, ai-je craint de manquer à la délicatesse, à l'amitié, et ai-je exposé les jours du meilleur, du plus aimable des hommes? Je ne sais ce que j'écris. Lisez, lisez les lettres de Gustave. Je vous expédie un de mes parens sur lequel je puis compter; il va sans s'arrêter à Venise: il vous remettra plusieurs de ces lettres; elles vous peindront son funeste état! elles vous montreront cette âme sublime et tendre, qu'une passion terrible frappa, malgré tous ses efforts et tous ses combats. Quand vous les aurez lues, je serai plus tranquille. Eh! que pourrois-je vous demander que votre

cœur ne vous ait déjà conseillé ? Qui veillera avec plus de tendresse sur cet infortuné que vous, qui fûtes toujours pour lui un père tendre ? Qui saura mieux trouver ce qui lui convient que vous, dont l'âme est aussi sensible qu'éclairée ? Vous verrez qu'une de ses peines les plus déchirantes vient de vous avoir paru ingrat. Sa tête malade s'exagère ses torts. Son affreuse situation le forçoit au silence. Il souffre d'avoir eu contre lui toutes les apparences de la méfiance ; et d'avoir paru insensible à votre amitié : il souffre de vous avoir offensé par cet amour involontaire pour cet objet si doux, si pur, si respecté, pour cette femme charmante, la récompense de vos vertus. Oh ! monsieur le comte, je voudrois vous montrer à la fois tout ce qui peut rendre Gustave et plus excusable et plus intéressant. J'oublie que vous l'aimez autant que moi. Que ne

puis-je voler vers lui, vers vous, homme généreux ! Mais je suis retenu auprès d'une mère trop malade pour que je songe à m'en éloigner dans ce moment. Dès que son état ne souffrira pas de mon absence, et j'espère que ce sera bientôt, je partirai pour l'Italie. Puissai-je retrouver Gustave ! Je ne sais pourquoi de si noirs sentimens m'agitent quelquefois : rien alors ne peut rendre ce que j'éprouve. Ah ! je ne serai tranquille que lorsque je l'aurai ramené ici ; ici, où tout lui rendra encore les souvenirs de l'enfance, et où il respirera peut-être quelque chose du calme de ses premières années !

Je finis ma lettre. Je n'ai pas besoin de vous prier d'accueillir avec bonté le baron de Boysse, mon parent ; c'est un jeune homme sûr et estimable.

Agitez, monsieur le comte, les assurances de mon respect. Daignez ex-

cuser le désordre de ma lettre ; c'est à votre âme que je l'adresse, et je n'y ai point observé les formes que me prescivoient les convenances. Daignez me mettre aux pieds de madame de M...., et me permettre de joindre au respect que je vous dois, l'attachement le plus vrai.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le comte,

Votre très-humble et  
obéissant serviteur,

ERNEST DE G....

---

LETTRE XLVII<sup>me</sup>.

LE COMTE A ERNEST.

JE ne perds pas un moment à vous répondre. Le baron de Boyssé est arrivé, il m'a remis votre lettre et le paquet qui contient le récit des malheurs et des vertus de Gustave. — L'infortuné ! combien il a souffert ! Mon cœur a été déchiré en lisant ces tristes lignes, en repassant tous ses jours de douleur. Oh ! combien je me suis reproché ma fatale imprudence ! Depuis que je connois la source de ses peines, mon affection semble s'être accrue de mes injustices même, et je tremble des dangers auxquels il est livré, car je connois maintenant toute l'influence que doit avoir sur son cœur une passion si violente. Je pars pour Piétra-Mala. Nous avons appris indirectement que

Gustave s'y étoit arrêté. Il ne nous a point écrit lui-même, et son silence commençoit à nous inquiéter. Nous fîmes la semaine passée, Valérie et moi, une promenade à Lido. Vous connoissez le mélancolique intérêt qui nous attache à ce lieu. Le souvenir de notre jeune ami vint se mêler à nos entretiens, et je vis Valérie extraordinairement affectée. — Quelques mots qui lui sont échappés ont excité ma curiosité, et bientôt tout mon intérêt: j'ai insisté pour qu'elle continuât de me parler. — Alors, avec douleur et timidité, Valérie m'a peint le funeste état de Gustave; elle m'a dit qu'il étoit causé par une passion terrible.... « Une passion ! ai-je dit ; et la plus tendre pitié s'est emparée de moi. Et qui, qui, Valérie, a troublé la vie de Gustave ? » Elle s'est jetée sur mon sein ; j'ai senti ses larmes, j'ai tremblé ; un muet effroi a glacé ma langue. « O

mon ami ! il m'a toujours dit que c'étoit en Suède qu'il aimoit. — Eh bien, ai-je dit, si c'est en Suède.... » Elle ne m'a pas laissé achever, et, avec un regard qui contenoit toute la douleur d'une âme aussi bonne, elle a ajouté : « Le silence est criminel, quand il peut être aussi dangereux. Mon ami, je crains d'être la cause innocente et malheureuse de l'état de Gustave. Je n'en ai pas de certitude, mais j'ai des soupçons, j'en ai beaucoup. » Elle m'a embrassé. « O mon ami ! qu'il a dû souffrir.... lui, qui est si sensible ! De quels tourmens il a dû être déchiré, lui, qui se reprochoit les moindres fautes ! » Alors il m'a semblé qu'un voile épais tomboit de dessus mes yeux. Valérie m'a rendu compte de tout ce qui lui avoit donné ces soupçons, et, au nom de notre bonheur, elle m'a conjuré d'aller rejoindre cet infortuné, et de m'occuper de lui.

Valérie m'a dit avec quelle vertueuse

adresse Gustave avoit su lui faire accroire qu'il aimoit une femme en Suède, et que ce n'étoit qu'à la fin de son séjour qu'elle avoit cru s'apercevoir qu'elle étoit elle-même l'objet de cette passion, sans cependant en avoir une entière certitude; qu'elle avoit voulu dès-lors m'en parler, persuadée que mon amitié pour Gustave m'auroit fait prendre de mon cœur les conseils qui venoient à sa situation, mais qu'une extrême timidité l'avoit retenue. Il lui paroissoit si extraordinaire, ajouta-t-elle, d'avoir pu inspirer une passion, qu'elle n'avoit jamais osé me dire qu'elle le pensoit. Cette âme douce et modeste ignore tout son pouvoir, comme vous voyez, et se reproche actuellement d'avoir immolé son devoir à la crainte de paroître ridicule; cependant elle sent bien qu'il falloit laisser partir Gustave, et que l'absence est le véritable remède à ses maux.

Je voulois vous donner tous ces détails, à vous, l'ami de Gustave, et le nôtre par conséquent. Ah! pourquoi; en vous développant le caractère de Valérie, en vous la montrant faisant mon bonheur, et me découvrant à moi-même de nouvelles vertus, pourquoi suis-je ramené à ces terribles circonstances qui me peignent le malheur de l'être que j'aime le plus après elle!

Je pars dans deux jours. Je vous écrirai dès que je serai à Piétra-Mala. Mon cœur s'agite dans de sombres idées; je ne sais pourquoi elles m'assaillent ainsi à présent. J'ai vu Gustave malade et changé; mais, à vingt-deux ans, avec une constitution forte, on ne s'alarme point.

Qu'il me tarde de vous voir, et de voir Gustave avec vous, qui reçûtes les premiers élans de ce cœur si bien fait pour l'amitié!

Agréez, monsieur, les expressions de

tous les sentimens que vous inspirez ; et si ma lettre n'exprime pas tout ce que je voudrois vous dire, dites-vous que, pour vous parler ainsi et de Gustave, et de Valérie, et de moi-même, il falloit vous apprécier beaucoup, et, je puis dire, vous aimer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE XLII<sup>me</sup>.

LE COMTE DE M..., A ERNEST.

Piétra-Mala, le 25 Novembre.

Nos cruels pressentimens n'étoient que trop fondés ! Le silence de Gustave tenoit à son funeste état. Depuis quinze jours une fièvre dévorante le consume ; elle est accompagnée d'un délire qui vient tous les soirs à la même heure, et qui empêche le malade de prendre le moindre repos. Erich nous

a

a écrit, et malheureusement cette lettre ne nous est pas parvenue.

Je suis arrivé le soir avant hier, et je suis descendu à une petite auberge de ce bourg : de là je me suis rendu chez Gustave, où Erich m'a vu arriver avec bien de la joie. J'ai trouvé ce vieillard si changé, que cela seul me peignoit déjà tout ce que notre ami avoit souffert. Mon cœur battoit avec violence en lui demandant où étoit Gustave. Il a haussé les épaules, et m'a dit : « Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? — Non répondis-je, d'une voix altérée. Il est donc bien malade ? ajoutai-je, en me troublant de plus en plus. — Hélas ! depuis quinze jours, il est très-mal, a-t-il répondu ; et, dans ce moment, le délire est revenu comme tous les soirs. » J'ai craint qu'il ne me reconnût, et que cette surprise ne l'émut trop ; mais le médecin, qui étoit présent, me dit que je pouvois entrer,

II.

7.

et qu'il ne me reconnoîtroit pas. Comment vous rendre ce que j'ai éprouvé en m'avancant vers ce lit de douleur, en voyant cette physionomie si touchante décomposée par la souffrance? L'agitation la plus violente étoit dans ses traits, sa poitrine oppressée étoit découverte, et je frémis en voyant sa maigreur. Ses mains se plaçoient alternativement sur sa tête, où il paroissoit souffrir, et retomboient sur le lit. Il me regarda avec des yeux égarés, mais sans témoigner la moindre surprise. Je m'assis près de son lit, et me laissai aller à ma douleur, elle fut extrême. Il est inutile de vous dire tout ce que j'éprouvai; vous devez le concevoir.

Le médecin m'a demandé lui-même de faire venir un de ses confrères de Bologne qui n'est pas éloigné d'ici; il m'a indiqué un homme qui a de la réputation et qu'il connoît beaucoup. J'ai expédié sur-le-champ un exprès pour

l'engager à se rendre auprès de nous.....

Je vous quitte pour prendre un peu de repos. Je vous ai écrit de la chambre de Gustave. Je me suis entretenu long-temps avec Erich de son genre de vie ici; il m'a dit qu'il vous écrivoit tous les jours.

---

24 novembre.

Plaignez-moi; je souffre plus que jamais d'un accident qui augmente encore les reproches que je me fais, et la douleur que j'éprouve. Je n'avois pas vu Gustave de toute la journée qui suivit la soirée de mon arrivée, et où son délire l'empêchoit de me reconnoître. Le médecin, craignant qu'il ne ressentit une émotion trop vive, m'avoit conseillé de laisser passer cette journée, où il étoit plus accablé qu'à l'ordinaire. Je passois tristement les heures à parcourir les environs de la demeure de Gustave; je me disois: « Ici il a souffert, tandis que je m'occupois si foi-

blement de lui; que je ne le croyois pas en danger, que je l'accusois de s'abandonner à une humeur sauvage et bizarre. Oh! triste vérité, qu'on ne sauroit assez redire! Nous ne savons nous inquiéter que pour ce qui ne mérite pas nos soucis. Et moi, qui quelquefois osois me croire plus sage, n'ai-je pas cent fois songé à l'avancement de Gustave, à lui faire avoir une place plus importante? Je pensois à son avenir, et je négligeois le moment d'où dépendoit peut-être toute sa destinée! »

Voilà les tristes réflexions que je faisois en parcourant ces lieux solitaires, témoins des douleurs de Gustave. Je savois qu'il les avoit souvent visités; je m'arrêtois aux lieux dont les sites me frappoient le plus, et je me disois: « Ici, il se sera arrêté aussi; ici, peut-être, cette âme si sensible aux beautés de la nature, aura-t-elle éprouvé un moment l'oubli de sa fatigante douleur. »

Je rentrai vers le soir, et je profitai des momens qui me restoiènt à passer loin de Gustave pour écrire à Valérie, avec tous les ménagemens possibles pour ne pas trop l'effrayer sur la situation du malade, et la préparer pourtant au danger dans lequel il se trouve.

Le délire ne vint point comme à l'ordinaire; à sa place, il y eut un assoupissement qui procura un repos qu'on pouvoit croire favorable au malade. Il étoit dix heures du soir. Je m'assis derrière un paravent d'où je pouvois l'observer sans en être vu. Le médecin dit qu'il reviendroit à minuit pour le veiller le reste de la nuit. Le pauvre Erich étant très-fatigué, je l'engageai à aller se reposer un moment: pour moi, je restai abîmé dans mes tristes pensées. Le malade paroissoit dormir profondément. Fatigué de l'air vif des montagnes et de ma course, je m'assoupis un moment. Je fus tiré de ce léger

sommeil par un bruit qui me réveilla; c'étoit une des portes de la chambre qu'on avoit fermée avec violence. Je me lève; jugez de mon étonnement, en voyant que Gustave n'étoit pas dans son lit. Epouvanté, et convaincu que c'étoit lui qui avoit jeté ainsi cette porte, et qui, dans son délire, s'étoit échappé, je cours aussitôt comme un insensé, le cherchant dans le corridor voisin. Erich, réveillé comme moi par le bruit, me suit. Notre frayeur augmente en ne le trouvant pas. Enfin je vois une petite porte entr'ouverte qui donnoit sur le jardin; je m'élançai, appelant Gustave à grands cris. La lune éclairoit foiblement le jardin. J'entends quelques gémissemens; je tressaille d'horreur et d'effroi: je m'avance vers une fontaine placée près d'un monument; je trouve Gustave plongeant sa tête dans les eaux du bassin, et se plaignant douloureusement. A peine l'eus-je pris dans

mes bras, qu'il s'évanouit. Moment affreux! je crus qu'il étoit expiré. Le drap, qu'il avoit entraîné après lui, l'enveloppoit comme un linceul; l'eau froide et presque glacée qui découloit de ses cheveux, inondoit ma poitrine, sur laquelle sa tête étoit penchée; l'horloge frappoit lentement minuit; la lune, froide et silencieuse comme la mort, projetoit de longues ombres qui ressembloient à des fantômes; et le chien, enchaîné dans sa loge, pousoit d'affreux hurlemens qui augmentoient encore l'effroi dont mon âme étoit saisie.... Je rapporte, ou plutôt je traîne Gustave, pouvant à peine me soutenir moi-même; nous le mettons sur son lit. Le médecin arrive. Saisi d'un tremblement universel, ma main sur le cœur de l'infortuné, j'attendois l'espérance, je n'en avois plus; j'invoquois un seul battement de son cœur, pour en demander au ciel un autre. « Que je puisse, me disois-je,

que je puisse le serrer encore une fois dans mes bras, lui dire combien il m'est cher! » Enfin, des momens plus calmes succédèrent à ces momens de terreur, pendant lesquels je me reprochois jusqu'à ce sommeil involontaire qui avoit permis à Gustave de sortir du lit. Le pouls s'établit; ses yeux s'ouvrirent. D'abord il ne me reconnut pas. Il étoit appuyé sur mon sein; je soutenois sa tête. Il demanda ce qui s'étoit passé: le médecin lui dit que, dans un accès de délire, il s'étoit échappé de sa chambre. Il ne se rappeloit rien. Il demanda du thé.

Pendant qu'on lui en préparoit, le médecin me dit à l'oreille de m'éloigner. Je voulus poser sa tête sur l'oreiller; mais, sans rien dire, il me retint par la main pour ne pas changer de position: je restai. On avoit éloigné les lumières; le plus profond silence régnoit autour de nous. Il sou-

pira profondément; je le pressai contre mon cœur, et soupirai aussi: il ne parut pas s'en apercevoir, et prononça à voix basse le nom de Valérie. — Valérie! répétais-je avec émotion, et des larmes tombèrent de mes yeux sur son visage. Alors il se tourna vers moi; et, pressant foiblement ma main: « Qui êtes-vous, dit-il, vous qui me plaignez? — O mon fils! mon ami! lui dis-je, ne me reconnoissez-vous pas? Est-il sur la terre quelqu'un qui vous aime davantage? » A ces mots, aux accens de ma voix que je ne contraignois plus, il me reconnoît, il se dégage de mes bras avec une vivacité incroyable; et, laissant tomber sa tête sur l'oreiller, il couvre son visage de ses mains, et dit: « Malheureux Gustave! »

Je l'embrasse en l'inondant de mes larmes. « Vous m'aimez donc encore? dit-il. Ah! ne m'est-il rien échappé? N'ai-je pas eu un long délire? Com-

ment êtes-vous ici, vous, me dit-il d'un accent déchirant, vous, époux de Valérie! — Cher Gustave! calmez-vous. Je sais tout, je vous plains, je vous aime, je donnerois ma vie pour vous.» Alors, s'abandonnant à la tendresse et à la joie même, il me dit qu'il mourroit content si je l'aimois encore: il me demanda ce que je voulois dire, en l'assurant que je savois tout. En vain je voulus retarder une explication qui devoit trop l'affecter; il fallut céder à ses instances, lui dire que vous m'aviez écrit. Oh! comme il sut gré à son cher Ernest de cette idée bienheureuse! Je lui cachai que Valérie fût instruite; je lui dis qu'elle le savoit malade, et qu'elle m'envoyoit. Il leva les mains au ciel, mais sans parler. « Est-ce un rêve? disoit-il, est-ce un rêve? Quoi! vous me pardonnez! Vous savez mon funeste amour, et vous me pardonnez!» Alors il voulut continuer, et me peindre ses

combats, ses souffrances; je lui prouvai que ses lettres même m'avoient tout appris. Il se jeta sur mon sein. « Je meurs content, répétoit-il, vous me pardonnez!» Cette explication, qui auroit dû alarmer par les émotions qu'elle produisoit, ne lui fit que du bien; il parut soulagé d'un poids terrible. Il prit avec plaisir le thé qu'on lui apporta.

Lorsque le délire fut entièrement passé, sa tête moins souffrante, sa poitrine moins oppressée, tout nous fit espérer un mieux considérable; mais, hélas! cette espérance s'évanouit bientôt: la fièvre reparut avec un affreux redoublement. L'impression de cette eau froide et de l'air de la nuit ne se manifesta que trop; la toux devint si alarmante que nous craignons qu'il ne succombât dans les crises.

Voilà le récit de cette affreuse nuit d'hier. Il est si accablé aujourd'hui, qu'il ne peut proférer une parole; mais

il me regarde souvent avec tendresse; il met la main sur son cœur pour me montrer sa reconnaissance, et essaie de sourire. Oh! qu'il me fait mal! que je souffre!

25 novembre.

Ce matin, je suis entré chez lui; il avoit dormi une heure: il étoit un peu mieux. Je me suis assis tristement sur son lit; il a vu des larmes dans mes yeux. Je ne disois rien; je le regardois douloureusement. « Ne pleurez pas sur moi, a-t-il dit, mon digne ami! Pourquoi ceux qui m'aiment s'affligeroient-ils? N'ont-ils pas, comme moi, ces grandes idées qui s'attachent à un avenir immense? Cette vie est-elle donc tout pour eux, comme pour l'incrédule? Je sens que j'emporte avec moi ce qui fait vivre, même quand ces yeux seront fermés. (Et il ouvrit ses grands yeux noirs, abattus par la douleur, et regarda le ciel.) Je meurs jeune, je l'ai

toujours désiré; je meurs jeune, et j'ai beaucoup vécu. Mon père! mon cher maître! ajouta-t-il, en me regardant avec un charme de mélancolie inexprimable, ne m'avez-vous pas souvent appris à user de la vie, et ne croyez-vous pas que, dans cet espace de vingt-deux années, j'ai eu des jours, des heures qui valoient une longue existence? » Il s'étoit recouché comme pour prendre haleine; je l'entendois respirer avec peine, mais il cherchoit à me cacher son oppression. Erich avoit emporté la bougie qui blessait la vue affoiblie de Gustave; il restoit une petite lampe. « Elle va s'éteindre, dit-il vivement, empêchez-le; il ne faut pas encore qu'elle s'éteigne. » Il soupira. Oh! comme ce soupir me déchira! « Le jour est encore loin, me dit-il; pour cacher apparemment ce qu'il avoit éprouvé; quelle heure est-il? (Je fis sonner ma montre.) Cinq heures? Je voudrois un peu dor-

mir; mais je sens que je ne le pourrai pas. O mon ami! ajouta-t-il en s'appuyant sur son bras, que de biens dans la vie dont nous n'apprécions pas la valeur, ou si foiblement!.... Combien de fois j'ai dormi neuf heures de suite! »

« Elle dort à présent; ne le pensez-vous pas? me dit-il. Elle a le sommeil de la santé et du bonheur; et peut-être rêve-t-elle à vous, digne ami. Oh! puisse-t-elle long-temps dormir tranquille, et vous aussi! et il serra ma main. — Non, répondis-je, elle ne peut-être tranquille; elle sait que l'ami de son bonheur, l'ami de son cœur pur et sensible, souffre. — Ah! mon ami, je ne voudrais troubler ni son sommeil ni son cœur. Non, non, quelques larmes seulement, et un de ses longs souvenirs qui durent toute la vie, mais sans la déchirer, qui honorent ceux qui sont capables de les avoir. » Il pleura doucement.

Je passai mes bras autour de son cou, je l'embrassai; il se coucha sur mon sein: j'étois assis sur son lit. Il resta long-temps sans parler, et je m'aperçus, à un certain mouvement de respiration plus calmé et plus égal, qu'il s'étoit assoupi. J'éprouvai du charme en voyant cet infortuné jouir de quelques momens de repos; je retenois ma respiration. Il sommeilla ainsi pendant une demi-heure.

---

Le novembre.

J'ai passé quelques jours sans vous écrire. Découragé, abattu, et passant de la plus terrible crainte à des momens d'espoir, j'ai besoin de m'y livrer pour ne pas succomber moi-même. Il va mieux; il tousse moins. Le médecin dit que sa constitution doit être des plus fortes, puisqu'après quinze jours de fièvre et de délire, il peut être ainsi.

On voit que sa poitrine seule le détruit ; sa jeunesse même est un danger de plus ; son sang est si vif ! Il a voulu qu'on le portât au jardin ; nous n'y avons pas consenti ; il faisoit trop froid aujourd'hui.

---

Le novembre, 7 h. du matin.

Je continue mon triste récit. Il me semble que c'est un devoir d'arracher à l'oubli chaque instant qui nous parlera seul, hélas ! à l'avenir, de notre ami commun, et je trace scrupuleusement chaque mot, chaque circonstance de ces tristes scènes....

Qu'il est difficile de manier les douleurs de l'âme ! Par combien de chemins on y arrive, quand on croit être loin de la blesser ! Quand je suis entré chez Gustave, aujourd'hui, on avoit ouvert les fenêtres pour renouveler l'air de sa chambre ; il paroissoit assez bien ; je

voyois qu'il prendroit ce moment pour me parler, et je craignois sa toux, qui revient à la moindre irritation. Voyant des livres sur une table, je lui proposai de lire quelque chose, en lui demandant s'il y avoit une lecture qu'il aimât de préférence. Il me répondit qu'il voudroit entendre quelque chose en anglais ; et *les Saisons* de Thompson tombant sous ma main, j'ouvris le livre, et commençai sans y songer ces beaux vers :

But happy they ! the happiest of their kind !  
Whom gentler stars unite, and in one fare  
Their heards, their fortunes and their beings blend. (\*)

Un cri étouffé de Gustave me fit frémir. « Qu'avez-vous ? m'écriai-je, et le livre me tomba des mains. — J'ai mal,

(\*) Heureux et les plus heureux des mortels, ceux dont une étoile bienfaisante a formé l'union indissoluble, et qui mêlent et confondent dans un seul et même destin leurs cœurs, leurs fortunes et leur être.

bien mal là, dit-il, en montrant sa poitrine; » et il ferma les yeux, cacha sa tête dans l'oreiller pour éviter de me parler. Un secret instinct m'avertit que je lui avois fait mal. Je m'approchai de la fenêtre; et ce tableau si fidèle d'une heureuse union, que Thompson a peint si délicieusement, revint à ma mémoire et m'affecta vivement.

---

Le novembre.

Il a voulu que nous le portassions dans le jardin pour voir coucher le soleil et respirer l'air, qui le calme toujours. On l'a placé dans un fauteuil. Il a paru jouir de ces momens où la nature sembloit jeter mélancoliquement autour de nous les dernières teintes du jour qui alloit finir. Ce jour avoit été beau comme la jeunesse de Gustave. Mes yeux suivoient les dégradations de la lumière, et se perdoient involontai-

rement, tantôt sur l'horizon, tantôt sur lui. Il parut me deviner; il prit ma main: « Que la nature est belle! quel calme elle répand dans tout mon être! Jamais je ne l'eusse aimée ainsi, si je n'avois connu le malheur. (Il me regarda avec une sérénité touchante.) Comme elle m'a consolé, cette nature si sublime! Semblable à la religion, elle a des secrets qu'elle ne dit qu'aux grandes douleurs. Mon digne ami! continua-t-il, voyant que j'étois très-affecté, il est doux de se reposer dans son sein; ne me plaignez pas. »

Dans ce moment, on me remit un paquet de lettres que le courrier venoit d'apporter. Gustave reconnut l'écriture de Valérie; il se leva avec agitation, puis il retomba aussitôt, affaibli par cet effort; il sourit tristement. « Imaginez ma démence, dit-il; je croyois que le courrier pouvoit m'avoir apporté quelque chose aussi, et j'allois pour le

demander. — Sûrement Valérie m'aura parlé de vous ; rentrons, lui dis-je. — Ah ! lisez, lisez. — Non pas, si vous vous livrez à cette violente émotion. » Il ne me dit rien ; mais, posant la main sur son cœur, il me montra qu'il en arrêtoit les battemens.

Nous rentrâmes. Il ne voulut pas se coucher ; il s'assit sur son lit, s'appuya contre un des piliers, et joignit les mains pour me prier de lire. Valérie me parloit en effet de notre ami infortuné ; elle disoit qu'elle languissoit dans une douleur qu'elle ne pouvoit confier à personne, qui agitoit ses jours par de noirs pressentimens ; elle se plaignoit d'être séparée de moi ; elle demandoit mille détails sur Gustave, et s'attendrissoit sur cette malheureuse victime d'un amour si funeste.

Je n'osois lire cette lettre à notre ami ; je craignois de lui montrer que Valérie connoissoit son triste secret.

« Que fait-elle ? me demanda-t-il avec anxiété. — Elle souffre, et fait des vœux pour vous. — Elle souffre ! répéta-t-il. Oh ! si elle savoit tout ! » Il s'arrêta, leva timidement ses yeux sur moi ; je baissai les miens. « Mon père ! dit-il avec un accent déchirant, en étendant vers moi ses mains suppliantes, mon père ! promettez-moi qu'un jour elle saura que je meurs pour elle ! » Sa voix m'émut tellement, me rappela tellement celle de mon ami, qu'entraîné par la plus tendre pitié, je lui dis : « Elle sait tout. — Elle sait tout ! répéta-t-il avec ivresse, » et il se précipita à mes pieds. En vain je voulus le relever ; il serroit mes genoux, il répétoit : « Elle sait tout ! je meurs content. Elle pleurera ma mort. O mon digne ami ! permettez-lui ces larmes religieuses.... Ami de mon père ! mon bienfaiteur ! encore, encore une prière ! Valérie vous donnera des fils ; le ciel vous rendra en-

core père, pour vous payer de tout ce que vous faites pour moi: qu'un de ses fils s'appelle Gustave; qu'il porte mon nom; que Valérie prononce souvent ce nom; que le doux sentiment de la maternité se mêle à mon souvenir, et qu'ainsi se confondent le bonheur et les regrets. — Calmez-vous, cher Gustave, dis-je, en le relevant et l'embrassant avec tendresse; tout ce que je pourrai faire pour mon fils d'adoption, pour le fils de mon meilleur ami, je le ferai. » Il s'étoit rejeté à mes genoux; son exaltation lui donnoit une force extraordinaire; ses joues, si pâles, s'étoient colorées; ses yeux éteints brilloient encore une fois, comme aux jours de la santé; et la passion luttoit avec la mort, sur ce visage enchanteur que la nature doua de ses plus célestes expressions. « Je suis heureux, me dit-il, en ôtant de dessus mes yeux mes mains qui cachotent les larmes douloureuses

que je cherchois à retenir; je suis heureux, ne pleurez pas. Repassez avec moi tous les biens que j'ai connus, et tous ceux qui me restent encore. La nature jette quelquefois sur la terre ces âmes qu'elle se plaît à rendre plus ardentes et plus tendres; elle leur associe l'imagination, et leur fait engloutir, dans un court espace de temps, toutes les félicités, tous les bienfaits de l'existence. N'est-ce donc pas un bonheur de mourir jeune, doué de toutes les puissances du cœur, de rapporter tout à l'éternité, avant que tout se soit flétri? Sont-ils plus heureux, ces hommes devant lesquels la vie se retire comme un débiteur insolvable qui n'a rien acquitté? Elle m'a tout donné. J'entends encore la voix de cette mère bien-aimée, de ma sœur, de mon Ernest; ces magiques accens qui me reçurent à l'entrée de la vie, résonnent encore à mes oreilles; aucun ne m'a déçu dans ces premiers et derniers

jours. Ainsi la nature et l'amitié se chargèrent du bonheur de ma jeunesse; ainsi j'arrivai... Pardonnez, mon père, dit-il avec un long soupir; puisque je vous ouvre mon cœur, il faut bien que vous l'y trouviez, elle.... Ainsi j'arrivai à ce sentiment, continua-t-il d'une voix plus basse, dont les douleurs valent mieux que les enchantemens de ce que les hommes appellent amour. Eclair d'une autre monde, il m'a consumé; mais il ne m'a pas flétri.» Ici il s'arrêta, cacha son visage dans mon sein; puis il dit: «J'ai vu le rêve de ma jeunesse passer devant moi, revêtu d'une forme angélique; il m'a souri, j'ai étendu les bras: la vertu s'est mise entre Valérie et moi, et m'a montré le ciel où il n'y a point d'orage.» Ici il est tombé dans la rêverie; puis il a ajouté avec transport: «Mais les regrets de Valérie perceront ma tombe; la voix de l'amitié m'appellera dans de mélancoliques

coliques nuits, et son génie portera jusqu'à moi ses touchans accens. Ne suis-je donc pas heureux, moi qui emporte un cœur pur, des larmes qui me bénissent? Ah! mon père, les hommes appellent romanesques ces âmes plus richement douées, qui ne veulent vivre que de ce qui honore la vie; et l'exaltation ne leur paroît qu'une fièvre dangereuse, tandis qu'elle n'est qu'une révélation faite aux âmes plus distinguées, une étincelle divine qui éclaire ce qui est obscur et caché pour le vulgaire; un sentiment exquis de plus hautes beautés qui rend l'âme plus heureuse en la rendant meilleure. C'est moi, cest moi qui emporte tout ce qu'il y a de grand et de consolant: ce ne sont pas eux, qui passent devant les félicités de la vie comme devant une énigme qu'ils ne comprennent pas, qui s'arrêtent avec leur égoïsme et leurs petites idées devant les petites passions. Insensés! Ils

n'osent demander au ciel du bonheur; ils demandent à la terre des plaisirs, et le ciel et la terre les deshéritent tous deux. »

Effrayé de la véhémence avec laquelle Gustave m'avoit parlé, craignant qu'il n'eût épuisé entièrement le peu de force qui lui restoit, j'avois vainement tenté de l'arrêter. Entraîné moi-même par son enthousiasme, par ce sublime développement d'une de ces âmes si rares, si distinguées, je m'étois laissé aller à cette admiration si touchante qui nous ravit et nous élève: je le sentois sur mon cœur; sa poitrine s'agitoit, sa respiration devenoit pénible, ses joues étoient brûlantes, sa tête tomba sur mon sein. Je crus qu'il cherchoit à se reposer, il s'étoit évanoui, et ce long évanouissement me jeta dans la plus affreuse terreur; ce moment fut un des plus déchirans de ma vie. Mon effroi s'augmenta d'une circonstance qui

devoit le rendre terrible. Pendant que je cherchois à faire revenir Gustave à lui-même, la cloche des agonisans se fit entendre dans un couvent voisin; c'étoit apparemment un des religieux qui luttoit aussi avec la mort. Ce triste et lugubre tintement enfonçoit l'agonie de la douleur dans mon âme, et mon front étoit inondé d'une sueur froide. Enfin, Gustave revint à la vie. On avoit été chercher le médecin; le pouls s'effaçoit sous sa main, la pâleur la plus sinistre couvroit ses traits; il ne put rien prendre. Combien je me reprochois de l'avoir laissé parler! Mais, dans ces terribles maladies, la vie se mêle tellement à la mort, qu'on a constamment les illusions de l'espérance. Je l'avois cru bien plus fort qu'il ne pouvoit l'être. Je ne le quittai pas; il s'endormit enfin à cinq heures du matin, et je le laissai alors. Je vous écris ces

détails après avoir pris quelques heures de repos.

Cette nuit, voyant qu'il ne pouvoit dormir, et voulant l'arracher à ses profondes rêveries, je lui ai proposé de lui lire un journal de sa mère que j'ai trouvé dans ses papiers, espérant ramener ses sombres pensées vers un temps plus doux. Un morceau que j'en avois lu m'avoit montré une bonne action de Gustave; c'étoit un souvenir doublement consolant dans cette triste époque. Il m'a dit qu'il vouloit que ce journal vous fût remis; je le joins donc ici. Combien il aime cette mère si aimable! combien son idée a adouci ses souffrances! Je voyois qu'il s'élançoit vers elle dans ces régions du repos où il aspire à aller.

---



---

## FRAGMENS DU JOURNAL.

DE LA MÈRE DE GUSTAVE.

Tu es sur mon sein, tu existes, mon fils, toi, que rêvèrent mes orgueilleuses espérances; toute mon âme suffit à peine à ce bonheur de la maternité! Et ces jours si purs, si beaux, d'une heureuse union, sont devenus encore plus purs, encore plus beaux. O femmes! que votre destinée est belle! L'univers entier n'est pas assez vaste pour les hommes; ils y portent leurs désirs inquiets; ils veulent le remplir de leur nom; ils fatiguent leurs jours; ils prodiguent la vie; elle est toujours hors d'eux-mêmes. Et nous, qu'elle est belle notre destinée ignorée, qui ne cherche que les regards du ciel! Comme il a doué nos cœurs, à la fois courageux et sensibles! ce cœur qui brave la dou-

leur et la mort, et se rend à un sourire. Puissance divine! tu nous laissas l'amour; et l'amour sous mille formes, enchante nos jours! Nous aimons en ouvrant les yeux à la lumière, et nous donnons toute notre âme d'abord à une mère, ensuite à une amie, toujours aux malheureux; ainsi de plaisirs en plaisirs nous arrivons à l'enchantement d'un autre amour; et tout cela n'a fait que nous apprendre mieux le devoir pour lequel nous fûmes créées. Délice de ma vie, cher Gustave, je suis donc aussi mère! mes yeux ne peuvent se lasser de te regarder; mille espérances se succèdent, et occupent toute ma journée, et mes rêves mêmes. J'attends ton premier regard; quand tu t'éveilles j'épie ton premier sourire.

Je rêve déjà à ce temps où tu me connoîtras, où mêlant ensemble toutes petites idées, tes besoins, tes af-

fections, ton choix, tout le portera vers moi....

Je t'ai porté à l'église, Gustave; j'ai remercié le Dieu de l'univers qui te donna à moi: j'ai juré, non, j'ai promis, et jamais promesse ne fut faite avec cette chaleur, j'ai promis de remplir mes devoirs envers toi. Je te tenois dans mes bras; j'étois fière et humble, j'étois mère. J'étois si riche! Comment ne pas sentir ce cœur qui s'enorgueillissoit de toi, mon Gustave! Mais j'étois humble aussi. Qu'avois-je fait pour mériter ce bonheur si grand? Je t'ai déposé sur cet autel où l'église bénit mon union avec ton père: je suis revenue au château, environnée de nos vassaux; leurs regards te bénissoient, car ils aiment ton père, et je promis pour toi que tu les aimerois un jour.

Et quand j'ai été seule, je suis allée avec toi dans la longue galerie où sont les portraits de tes aïeux; et, foible

encore, car il n'y a que quelques semaines depuis ce jour où je souffris et où j'oubliai si délicieusement mes douleurs, je m'assis près d'un faisceau d'armes: ton noble grand'père les avoit illustrées dans des guerres pour la patrie. Autrefois elles me faisoient peur; mais aujourd'hui je pensois que le jour viendrait où tes jeunes mains les soulèveroient aussi, et où un ardent et sublime courage t'animeroit. Puis je parcourus cette galerie, te montrant avec ivresse à tes ancêtres, comme s'ils me voyoient; et je m'arrêtois devant celui dont tu es aussi le descendant, qui servit si bien son Dieu et ses rois; et, te soulevant avec fierté, je dis au héros; « Regarde mon Gustave; il tâchera de te ressembler. »

---

Aujourd'hui, tu as eu deux ans, cher Gustave. Ton père, absent depuis plusieurs mois, est revenu hier de Stoc-

holm; avec quel bonheur nous nous sommes revus! Il a demandé à te voir; je lui ai dit que tu dormois, et je l'ai entraîné dans le salon. J'ai cherché à l'occuper un instant; mais je ne pouvoit cacher mon inquiète joie et mon attente; je regardois vingt fois la porte. Nous étions assis près du grand poêle dont tu aimes à voir les antiques peintures. Enfin la porte s'est ouverte, et tu es entré habillé, pour la première fois, des habits de ton sexe; et ce costume de notre nation, qui est si beau, t'alloit à ravir. Tu as hésité, en entrant, si tu avancerois, tu croyois qu'il y avoit un étranger. J'ai eu peur pour toi; puis tu as fait quelques pas, et la joie m'est revenue. Cette distance à parcourir, qui devoit montrer à ton père que tu savois marcher, je la mésurais avec des battemens de cœur, comme si c'étoit toute la carrière de la vie; je tremblois pour toi; j'avois

tout fait ôter sous tes pas; je t'encourageois de mon sourire; je t'appelois. J'avois caché à moitié, derrière ma robe, de nouveaux joujoux; tu les as vus, tu as redoublé d'efforts. Ton père ne se contenoit qu'avec peine; il vouloit toujours s'élançer vers toi; je le retenois. Enfin tu as presque couru, et, près de nous, tu l'as regardé du haut en bas, et tu t'es jeté dans mes bras. O moment ravissant! Tous trois, toi, ton père et moi, une seule étreinte nous confondoit, et ses larmes couloient, et tu passois de l'un à l'autre comme une aimable promesse de nous aimer toujours. O mon fils! que j'ai eu de bonheur à sentir, à l'écrire! Je le relirai souvent, et je te le ferai relire.

---

Aujourd'hui à dîner, on a parlé d'un trait touchant, arrivé pendant je ne sais quelle guerre d'Allemagne. Le magistrat d'une ville assiégée, et sur le

point d'être livrée au pillage, fait assembler toutes les mères à l'hôtel-de-ville, et leur ordonne d'amener tous leurs enfans, depuis l'âge de sept jusqu'à douze ans, et de les revêtir d'habits de deuil. Cette touchante cohorte de jeunes citoyens, et peut-être de victimes; devoit aller implorer l'ennemi. Le désespoir de ces mères, le tumulte des armes, les cris des ennemis, tout se peignoit sur tes traits, Gustave; ta jeune imagination te montrait tout. Enfin tu te lèves de table, tu cours dans mes bras, et, me regardant avec fierté et tendresse, tu me dis: « Maman, j'ai sept ans; j'aurois été aussi à l'ennemi, et je l'aurois prié pour toi. » Gustave, est-il une plus heureuse mère?

---

Gustave, tu as fait aujourd'hui une action héroïque; et tu n'as que douze ans!

Un pauvre enfant du village, en jouant près de la rivière, a été entraîné par le courant. Gustave se promenoit dans les environs; il venoit d'être malade; il étoit foible, et savoit à peine nager. Il accourt, s'élançe, et saisit l'enfant au moment où il reparoissoit sur l'eau; mais, manquant de force, et ne voulant pas l'abandonner, il appeloit du secours.... Heureusement on l'avoit vu. O mon Dieu! que serois-je devenue sans cela? On les a ramenés tous deux; Gustave a eu un long évanouissement. En ouvrant les yeux, son premier cri a été pour l'enfant; il a pleuré de joie, il l'a embrassé, il lui a donné ce qu'il avoit pour le porter à sa mère: il n'y est pas allé lui-même, il avoit la pudeur de son bienfait.

---

Quelle est intéressante l'amitié qui unit Gustave à Ernest! Les belles âmes

seules aiment ainsi. Nous étions assis au bord du grand étang; les deux amis étoient sous un arbre, ils lisoient ensemble Homère; leurs jeunes cœurs s'enflammoient; il y avoit un charme inspirant dans cette scène. Ces riches tableaux d'une imagination si forte; ces sentimens qui sont de tous les âges et de tous les temps, et qui frappoient sur ces cœurs si purs, les transportoient tour à tour sous le ciel de l'Orient, et les ramenoient dans le cercle enchanté de leurs affections.

---

Ernest et Gustave se livrent à la botanique avec ardeur. Je crois que si Linnée n'avoit pas été Suédois, ils aimeroient moins cette étude. Qu'ils sont heureux! Qu'il est beau cet âge poétique de la vie, où l'on fait des appels de bonheur à tout ce qui existe, et où tout vous répond! Cependant, il y a

quelque chose de passionné dans le caractère de Gustave qui m'alarme quelquefois.

Gustave a quinze ans. Je le regardois avec la tendresse qui devine tout, et j'ai éprouvé une espèce de frayeur; je ne sais sur quoi elle se fonde. Gustave, doué par le ciel de toutes les vertus généreuses; Gustave, enfin, aimé de tous; Gustave, enfin, qui reçoit en partage les biens de la nature et ceux de l'opinion, n'avoit-il pas tout ce qui promet le bonheur? Et pourtant je sens que son âme est une de celles qui ne passent pas sur la terre sans y connoître ces grands orages qui ne laissent trop souvent que des débris. Quelque chose de si tendre, de si mélancolique, semble errer autour de ses grands yeux noirs, de ses longs cils abattus quelquefois! Il n'a plus cette inquiète mobilité de l'enfan-

ce; il a abandonné ses chevaux, les fleurs de son herbier; il se promène souvent seul, beaucoup avec Ossian, qu'il sait presque par cœur. Un mélange singulier d'exaltation guerrière et d'une indolence abandonnée aux longues rêveries, le fait passer tour à tour d'une vivacité extrême à une tristesse qui lui fait répandre des larmes,

Hier, il revenoit d'une de ses promenades solitaires; je l'ai appelé. « Gustave, lui ai-je dit, tu es trop souvent seul à présent. — Non, ma mère, jamais je n'ai été moins seul; et il a rougi. — Avec qui es-tu donc, mon fils, dans tes courses solitaires? » Il a tiré Ossian; et, d'un air passionné, il a dit: « Avec les héros, la nature, et... — Et qui? mon fils. » Il a hésité; je l'ai embrassé. « Ai-je perdu ta confiance? » Il m'a embrassé avec transport. « Non, non! » Puis il a ajouté en baissant la voix: « J'ai été avec un être

idéal, charmant; je ne l'ai jamais vu, et le vois pourtant; mon cœur bat, mes joues brûlent; je l'appelle; elle est timide et jeune comme moi, mais elle est bien meilleure. — Mon fils, ai-je dit, avec une inflexion tendre et grave, il ne faut pas t'abandonner ainsi à ces rêves qui préparent à l'amour, et ôtent la force de le combattre. Pense combien il se passera de temps avant que tu puisses te permettre d'aimer, de choisir une compagne; et qui sait si jamais tu vivras pour l'amour heureux! — Eh bien, ma mère, ne m'avez vous pas appris à aimer la vertu? » J'ai souri, et j'ai secoué la tête comme pour lui dire: « Cela n'est pas aussi facile que tu penses! »

« Oui, ma belle maman, la vertu ne m'effraie plus depuis qu'elle a pris vos traits. Vous réalisez pour moi l'idée de Platon, qui pensoit que si la vertu se rendoit visible, on ne pour-

roit plus lui résister. Il faudra que la femme qui sera ma compagne vous ressemble, pour qu'elle aie toute mon âme. » J'ai encore souri. « Oh! comme je saurois aimer! bien, bien au-delà de la vie, et je la forcerois à m'aimer de même; on ne résiste pas à ce que j'ai là dans le cœur; quelque chose de si passionné! a-t-il dit en soupirant et frémissant; puis, après un moment de silence, il a ajouté: Un de nos hommes les plus étonnans, les plus excellens, Shwedenbourg, croyoit que des êtres qui s'étoient bien, bien aimés ici bas, se confondoient après leur mort, et ne formoient ensemble qu'un ange: c'est une belle idée, n'est-ce pas, maman? »

---

Ici finissoit le journal; et vous seul pouvez imaginer ce qu'il me fit souffrir par les terribles rapprochemens que

je faisais. Ces brillantes espérances, qui venoient se briser contre un cercueil; cette mère si aimable, qui sembloit pressentir le malheur que nous avons sous les yeux, et ce caractère si pur, si noble, si sensible, qui a tenu toutes les promesses de l'enfance. Il n'est pas d'expression pour tout ce que j'éprouvois. Pour lui, il m'écoutoit avec un calme que j'aurais cru impossible. Vingt fois je voulus m'arrêter, me repentant de n'avoir pas assez prévu ce qu'il y avoit de trop douloureux dans cet écrit; il me conjuroit, mais avec calme, de continuer.

Quelquefois il sembloit qu'il cherchoit à se rappeler ces scènes de son jeune âge; il écartoit, en rêvant, de dessus son front, ses cheveux, qui paroissent l'embarasser; et la pâleur de son front alors *me faisoit si mal*. Quand je lui lus ce passage où il est parlé d'Homère, il s'est soulevé; il a

joint ses mains sans rien dire; une joie encore belle, malgré ses traits flétris, étoit sur son visage; il a prononcé longuement votre nom; puis il a ajouté; « Oh! comme je me rappelle bien cela! O doux plaisirs de mon enfance! vous venez donc encore vous asseoir sur ma tombe! »

Au moment où il est parlé de la botannique, que vous aimiez tous deux, il a dit tranquillement et en soupirant: « Les goûts charment la vie, et les passions la détruisent. »

Mais quand il en est venu au souvenir de ce jour où sa mère l'embrassa, où il lui promit d'aimer la vertu, il pleura amèrement; il tendoit les bras comme s'il pouvoit encore l'atteindre; et, couvrant son front de ses mains, il dit d'une voix étouffée: « Pardonne-moi, ombre chérie! ombre sacrée! de n'avoir pas assez écouté ta prophétique voix; j'ai bien souffert! »

Il est bien mal, le médecin n'espère rien; mon âme découragée se livre à une mortelle douleur. Si vous pouviez arriver, s'il pouvoit encore voir cet Ernest qu'il aime tant! Hélas! vos larmes ne tomberont que sur la terre qui couvrira bientôt le plus vertueux, le plus aimable des hommes.

J'ai trouvé Erich avec lui aujourd'hui. Ce vieillard ne dit rien, il ne pleure pas, il a perdu jusqu'aux larmes: il en a beaucoup répandu; vous savez comme il aime Gustave, dont la jeunesse s'éleva sous ses yeux. Que la douleur à cet âge-là fait mal! Les larmes de la jeunesse sont une rosée du printemps qui s'évapore et embellit la fleur qu'elle a visité; mais les chagrins de la vieillesse sont comme la sombre tempête de l'automne qui abat les feuilles et dévaste l'arbre lui-même. Erich, les joues sillonnées par les années et les souffrances

étoit assis sur le lit de Gustave; ses cheveux gris se méloient aux rides de son front; ses mains trembloient; ses yeux mornes interrogeoient les traits de Gustave; il tenoit une cassette ouverte; il y avoit quelques lettres; j'en vis une pour sa sœur, une autre adressée à Valérie; il rougit en voyant mes yeux tomber dessus: je l'embrassai. « Lisez-la, me dit-il, c'est la première que je lui écris, et c'est de ma tombe que je la date.— Non, non, dis-je avec la plus vive douleur, vous ne mourrez point; vous vivrez, vous guérirez; le temps effacera les traces d'une passion orageuse: Valérie a une sœur qui lui ressemble beaucoup; vous l'obtiendrez, et nous serons tous heureux. Il secoua tristement la tête; il me confia un paquet qui contenoit ses dernières dispositions. Il sortit le portrait de sa mère, le porta à ses lèvres, et le plaça sur son cœur: « Il faut qu'il y reste, dit-il. »

Il me remit une croix de Malthe, pour la rendre à l'ordre de Saint-Jean, dont le prince Ferdinand est le chef. Il l'avoit regardée un moment: « Mon père l'a portée long-temps, me dit-il; et à sa mort, le roi la demanda pour moi, afin que cette distinction restât dans la maison des Linar.

Un vieillard, un ecclésiastique déporté de France, qui a trouvé un asile dans un couvent près de cette maison, est venu voir Gustave. Il l'avoit rencontré souvent, et avoit lu dans son âme la douleur qui le consumoit. Il lui avoit parlé quelquefois; l'avoit plaint sans vouloir lui arracher son secret, et l'avoit entretenu aussi de sa patrie. Ainsi s'étoit formé entr'eux un lien cher à tous deux. Il s'approcha du lit de Gustave; et je remarquai l'altération de ses traits, en voyant l'extrême pâleur et l'oppression du malade. Gustave lui pré-

senta sa main, et de l'autre il montra sa poitrine pour lui indiquer qu'il ne pouvoit pas lui parler; il essaya de sourire pour le remercier. Le vieillard posa silencieusement deux œillets sur le lit de Gustave en lui disant: » ce sont les derniers de mon jardin, je les ai cultivés moi-même. » puis il joignit ses tremblantes mains, les mit sur sa poitrine, et regarda long-temps Gustave sans parler; seulement je vis deux larmes se détacher lentement de ses paupières; il sembloit que la nature qui ne veut rien perdre à cet âge, les retenoit malgré lui. Gustave avoit remarqué aussi ces larmes; car un rayon de soleil venoit éclairer la tête auguste du pasteur. « Ne vous affligez pas sur moi, lui dit Gustave à voix basse; je crois à un bonheur plus grand que tout ce que la terre peut donner; il regarda le ciel, et ajouta: Priez pour moi, apôtre de Jésus-Christ, vous qui l'avez

servi, et ne l'avez pas offensé. » Le vieillard lui répondit: je ne suis qu'un pauvre pécheur.

Il prit un crucifix qu'il avoit posé sur la table à côté du lit, et le présenta à Gustave, qui de ses languissantes mains le saisit et le porta à ses lèvres en inclinant sa tête; puis il le remit en levant pieusement ses yeux au ciel; et joignant ses mains, il dit: « O sauveur et bienfaiteur des hommes, il est plusieurs demeures dans la maison de ton père, ainsi tu l'as dit; donne-moi aussi une place, ô toi qui fus tout amour! Ne regarde pas ma vie, regarde ce cœur qui aima beaucoup et souffrit. — Le saint homme s'étoit mis à genoux près du lit de Gustave; et, absorbé dans une fervente prière, il oublioit la terre des hommes: il étoit dans le ciel.

La grande cloche du couvent commença à sonner; elle annonçoit que  
l'office

l'office alloit commencer. C'étoit une grande fête; toutes les cloches des environs se mêlèrent à celle-là; et deux enfans de chœur entrant dans la chambre, vinrent avertir le vieillard qu'on le demandoit. Il s'étoit déjà levé, et avoit posé ses vénérables mains sur la tête de notre ami; il se retourna vers moi, qui, muet témoin de toute cette scène, laissois couler des larmes, et me demanda si l'on ne songeoit pas à faire administrer les sacremens au malade. « J'attends à tout moment, dis-je, notre aumônier qui doit venir de Venise: le jeune comte de Linar, ajoutai-je, n'est pas catholique. — Il n'est pas catholique! s'écria le vieillard avec un accent douloureux; et laissant échapper un soupir que je voyois lui être pénible: Mais je l'ai vu à la messe, je l'ai vu prier Dieu avec ferveur. — Nous pensons, dis-je, que le père de tous les hommes peut être

invoqué partout ; et là où nous trouvons nos semblables nous mêlons nos prières, notre reconnaissance: la même miséricorde n'existe-t-elle pas pour tous ceux qui ont les mêmes misères? — Il soupira: sa religion et la bonté de son âme luttoient ensemble. — Homme excellent qui ne voulez que bénir, dis-je, je vois combien il en coûteroit à ce cœur pour nous rejeter. Celui que vous cherchez à imiter, celui qui dit: Venez tous à moi, vous qui souffrez, est encore mille et mille fois meilleur pour les hommes.» Il regarda Gustave; Erich essuyoit son visage pâle, sur lequel étoient des gouttes de sueur.

Le pasteur leva ses mains au ciel, et dit: « la miséricorde de Dieu est plus grande que le sable de la mer; » et puis il sortit lentement, retourna sa tête, et à la porte il bénit le malade.

A deux heures de la nuit.

Il m'a demandé si je connoissois la place où il vouloit être enterré; je n'ai pu lui répondre que par un signe de tête négatif. Je souffrois horriblement, il s'en est aperçu. Il a toute sa raison. Il m'a fait approcher, et m'a prié d'une voix foible de prendre les arrangemens nécessaires pour qu'il pût être enterré sur une colline voisine, d'où la vue porte sur la Lombardie; elle est couverte de hauts pins. Il a légué une somme pour secourir toutes les mères pauvres de ce bourg, pour les aider à élever leurs enfans. Il a voulu que chaque année, au jour de son enterrement, ces enfans vinssent sur sa tombe; qu'on leur fit aimer ce lieu solitaire, où coule une fontaine d'une eau pure. Il se plaît à penser que ces innocentes créatures aimeront cette place où il trouvera le repos. Je lui ai promis de remplir ses volontés.

Le médecin de Bologne est arrivé; il le trouve bien mal; il ne croit pas qu'il puisse vivre encore quatre jours. Oh! quelle affreuse nuit j'ai passée!

J'ai été visiter la colline, comme je le lui avois promis. Il souffloit un vent impétueux; une nuée d'oiseaux de passage s'est abattue sur les arbres: ces oiseaux, dans leurs cris monotones, sembloient répéter leurs adieux en commençant leur nouvelle migration. Ils se sont élevés dans les airs, ont tourbillonné, se sont abattus encore, et ont disparu. J'ai vu une place; c'étoit celle qu'il a choisie; il y a travaillé: il y avoit un arbre dont les rameaux étoient dépouillés, mais il vivoit toujours, et s'élançoit vers le ciel. La bêche qui avoit servi à Gustave étoit appuyée contre cet arbre; sur sa rude et antique écorce étoit cette inscription: *Le voyageur qui dormira à tes pieds n'aura plus besoin de ton ombre; mais tes*

*feuilles tomberont sur la place où il reposera, et diront au passant que tout périt.*

Quand je suis revenu près de Gustave, il achevoit d'écrire avec beaucoup de peine quelques lignes; il me les remit. Je ne pus les déchiffrer; il l'avoit prévu, et me les dicta.

J'ai passé la nuit près de lui: il a prononcé souvent votre nom; il vous appeloit; il a aussi prononcé le nom de sa sœur, m'a donné un paquet pour elle, écrit avant qu'il fût si mal. Il m'a bien recommandé de vous remettre tout ce qui étoit à votre adresse, et de vous dire combien il vous aimoit. Un moment il a fermé les yeux, puis il les a rouverts, m'a tendu les mains, et m'a dit en soupirant: « J'ai cherché à rassembler les traits de Valérie, je n'ai pu réussir: ils sont si bien là; il a montré son cœur: mais déjà mon imagination est morte; je n'ai pu avoir

une idée distincte de ses traits ; je vou-  
lois prendre congé d'elle. Dites-lui, di-  
tes-lui combien je l'aimai. » Il a pris  
ma main ; il a fixé les yeux dessus , et  
a dit : « Elle conduira Valérie par une  
route fleurie et douce ; *elle sera tou-  
jours dans la sienne.* » Il est tombé  
dans une longue rêverie ; puis il m'a  
demandé à quelle heure son père étoit  
expiré.

Il c'est endormi. Au bout d'une heu-  
re, il m'a demandé de lui lire quelques  
chapitres de l'Évangile ; ce que je fais  
tous les matins.

Le médecin est venu lui apporter une  
potion calmante ; il l'a éloignée douce-  
ment de la main , en disant : « Je suis  
assez calme pour mourir ; c'est tout ce  
qu'il faut. » Il s'est retourné vers Erich  
et lui a dit : « Je vous remercie de tous  
vos soins ; je vous attendrai là-bas , où  
nous ne nous séparerons plus. » Ce bon  
Erich pressoit en sanglottant les mains

de Gustave contre ses lèvres , et celui-  
ci pressoit sa tête blanchie contre son  
cœur.

Le 4 décembre.

Ce matin il m'a fait appeler ; il m'a  
demandé si je n'avois pas de réponse  
de l'aumônier , et m'a dit qu'il désiroit  
bien le voir arriver. « Il sera trop tard ,  
a-t-il ajouté. — Je l'attends d'une mi-  
nute à l'autre , dis-je. — Je suis bien  
foible , mon digne ami , a-t-il continué. »  
Puis j'ai vu qu'il vouloit me parler de  
Valérie ; il a hésité. « Avez-vous quel-  
que chose à me dire ? lui ai-je deman-  
dé ? — Non , non , je dois m'interdire  
ce sujet de conversation... Tout est  
régulé d'ailleurs ; tout est fini ; et je suis  
trop heureux , puisqu'elle sait que je  
meurs pour elle. Pardonnez-moi , homme  
excellent et respectable ! N'est ce pas ,  
vous m'avez pardonné ? Donnez-moi  
votre main , serrez la mienne : hélas ! il

ne me reste plus de force pour exprimer mes sentimens! »

Il avoit pris des mesures pour que les vassaux de sa terre fussent aussi heureux qu'il étoit en son pouvoir de les rendre. Cette terre, qui revient à sa sœur, est en Scanie, et c'est celle où vous passâtes ensemble une partie de votre enfance. Il vous a nommé, ainsi que moi, pour surveiller ses volontés. Avec quelle touchante inquiétude il s'est assuré si ses dispositions étoient entre mes mains! Il a absolument voulu ouvrir encore une fois le paquet cacheté, pour se convaincre qu'il ne les avoit pas oubliées. Souvent il vous appelle; il dit: « Mon Ernest! mon Ernest! où es-tu? » Je lui ai lu votre lettre: calmez-vous; il sait que le devoir seul pouvoit vous retenir. D'autres fois il appelle Valérie; il dit: « Ma sœur! ma tendre sœur! tu me promis de m'aimer comme un frère. »

Il a voulu vous écrire encore, il n'en a pas eu la force. Les deux premières lignes sont de lui; j'ai écrit le reste sous sa dictée. Voilà ces lignes: je ne vous les envoie pas, car je vous attends.

« Mon Ernest, je viens te parler en-  
 » core une fois avant de disparaître de  
 » la terre. J'ai tenu ma parole; j'ai tenu  
 » les promesses de l'enfance, les ser-  
 » mens d'un âge plus mûr, je t'ai aimé  
 » jusqu'à la mort. Ne t'effraie pas de ce  
 » mot: la mort elle-même n'est qu'une  
 » illusion; c'est une nouvelle vie ca-  
 » chée sous la destruction. L'amitié ne  
 » meurt pas; la mienne attend celle  
 » d'Ernest dans les demeures inébran-  
 » lables du repos. O mon Ernest! si tu  
 » avois pu fermer mes yeux, garder  
 » mon dernier regard dans ton cœur,  
 » pour te consoler dans ces momens où  
 » tu te diras: Je ne le reverrai plus, il  
 » me semble que ce dernier regard

» t'eût peint un sentiment indestructible  
 » qui doit consoler de ce qui est pas-  
 » sager.

» Ernest, je te dois un bien grand  
 » bonheur; tu m'as sauvé une douleur  
 » horrible, celle de croire que je mour-  
 » rois sans être connu de lui, de cet  
 » ami incomparable. Ah! les âmes  
 » sublimes ont seules des inspirations  
 » sublimes! Telle étoit la tienne, en  
 » lui envoyant mes lettres, en mettant  
 » sous les regards de son âme si su-  
 » périeure, les combats, les douleurs,  
 » les fautes et les regrets d'un cœur  
 » qu'il peut encore plaindre, et que sa  
 » bonté sait environner d'une indul-  
 » gence paternelle. Et elle aussi, l'ange  
 » de ma vie! elle sait que je l'aimai d'un  
 » amour pur comme elle. Je meurs  
 » heureux; c'est aux accens touchans  
 » des regrets que je m'endors! j'entends  
 » ceux de ta voix; j'ose y mêler ceux de  
 » Valérie.

» Adieu, mon Ernest; vis heureux.  
 » Non, ce n'est pas le bonheur que je  
 » désire le plus pour toi; garde ton  
 » âme: c'est un si grand bien que, dus-  
 » ses-tu l'acheter par de vives souffran-  
 » ces, il ne seroit assez payé.  
 » Adieu, Ernest, ami fidèle, en-  
 » fant de la piété et de la vertu, je  
 » t'attends. »

La voilà, cette lettre touchante, et dont vous êtes digne: elle n'a pas été dictée sans l'agiter beaucoup; elle à été interrompue souvent; elle à été ensuite mouillée de larmes. Lorsqu'il a essayé de la relire, il étoit trop affoibli; mais il a voulu la toucher, la regarder, parce qu'elle étoit pour vous.

---

Il n'est plus pour nous ni crainte ni espoir; la douleur seule reste et ronge mon cœur. Le vertueux Gustave, mon

fil, mon espérance, n'est plus . . . . . il a été rejointre ses pères, et ses jours orageux sont ensevelis dans la froide demeure de la destruction. Je vais accomplir le triste et dernier devoir que j'ai à lui rendre; je vais tâcher de faire vivre encore les derniers instans de celui qui n'est plus, pour les retracer à celui qu'il aima tant . . . . . Je m'arrête: laissez couler mes larmes, laissez couler les vôtres, pour que votre sein ne se brise pas.

J'ai eu un violent accès de fièvre; j'ai été dans mon lit, privé pendant quelque temps de sentiment, puis tout entier à la douleur dont je me ressens encore. Je tâcherai de vous peindre, non ce que j'ai éprouvé, mais ce qui me reste de souvenir de ce terrible moment et de ce qui le concerne.

Le lendemain du jour où il vous écrivit, sa poitrine et sa tête s'embarrassèrent tellement que le médecin craignit

qu'il ne passât pas la nuit. Nous ne le quittâmes pas d'un instant. Cependant, à cinq heures du matin, il y eut un grand mieux; il se sentit tout à coup plus calme; l'oppression diminua; ses mains seulement étoient extraordinairement roides et s'engourdissoient. On les lui fit mettre dans de l'eau tiède; ce sentiment parut lui faire plaisir. A six heures, à-peu-près, il demanda quel quantième du mois nous avions; je lui dis que c'étoit le huit Décembre. « Le huit! répéta-t-il, sans rien ajouter. » Puis il me demanda si je croyois que nous aurions du soleil: le médecin lui répondit qu'il le croyoit, parce que le ciel avoit été très-pur pendant la nuit. « Cela me feroit plaisir, dit-il. » Il demanda du lait d'amandes. A huit heures, il dit à Erich: « Mon ami, regardez le temps; voyez s'il fera beau. » Erich revint et lui dit: « Les brouillards montent et les montagnes se dégagent; il fera beau.

— Je voudrais bien, dit Gustave, voir encore un beau jour sur la terre. » Puis, se retournant vers moi, il me dit : « L'aumônier ne vient pas : je mourrai sans avoir accompli les devoirs de la religion. — Mon ami, dis-je, votre volonté vous est comptée par celui devant qui rien ne se perd. — Je le sais, dit-il en joignant ses mains. » Puis il se retourna encore vers moi, et me dit : « Je voudrais me lever; » et, prévoyant que je m'y opposerois, il continua : « Je me sens fort bien; je voudrais en profiter pour prier. » En vain je lui objectai qu'il prieroit dans son lit, qu'il étoit trop foible, je ne pus le détourner de cette idée. Il passa une robe-de-chambre; mais, à peine eut-il essayé de se tenir sur ses jambes, qu'un vertige l'obligea à se rasseoir en s'appuyant sur moi. Il se leva de rechef, s'agenouilla lentement; et mettant sa tête dans ses mains, et s'appuyant contre

le dossier d'un fauteuil, il pria avec ferveur. J'entendois quelques mots que la piété, le repentir, lui faisoient prononcer avec onction; j'entendois mon nom et celui de Valérie se confondre; il demandoit notre bonheur. Moi-même, à genoux à ses côtés, je voulois prier pour lui; mais, trop distrait, des paroles sans suite arrivoient sur mes lèvres; je ne pensois qu'à lui.

Quand il eut fini, et qu'on l'eut aidé à se relever, il nous dit : « Je suis tranquille; la paix est dans mon cœur. » Il sourit doucement, ne voulut point être déshabillé, et se recoucha ainsi. Il nous pria d'avancer son lit vers la fenêtre, de mettre sa tête de manière à voir l'ouest. « C'est là la Lombardie, me dit-il; c'est là où le soleil se couche: je l'ai vu bien beau auprès de vous et auprès d'elle! » Il fit approcher son lit encore plus près de la fenêtre. Le médecin craignit qu'il ne vînt de l'air. « Cela

ne me fera plus de mal, dit Gustave, » et il sourit tristement. Il nous pria de lui mettre des coussins, pour qu'il fût assis. On avoit une vue très-étendue de cette fenêtre, d'où l'on embrassoit une grande partie de la chaîne de l'Apennin; l'aurore éclatoit dans l'orient; et le soleil, déjà levé en Toscane, s'avançoit vers nos montagnes. Gustave écarta les rideaux, se retourna, et contempla ce magnifique spectacle. Pour moi qui avois suivi toutes ses idées, de noirs pressentimens: d'affreuses images me glaçoient; j'étois assis sur son lit, et ma tête étoit dans mes mains. Il leva les siennes au ciel avec un regard inspiré, et me dit: « Laissons la douleur à celui pour qui la vie est tout, et qui n'est pas initié dans les mystères de la mort. — Hélas! lui dis-je, l'avenir m'épouvante malgré moi. Gustave. — Oh! que je bénis le ciel, dit-il, de l'espérance et de la tranquillité qui se con-

fondent dans mon cœur, et le rendent aussi serein que le sera ce jour. Oui, dit-il, et sa figure s'anima de la plus céleste expression en regardant l'horizon; oui, ô mon Dieu! l'aurore répond du soleil, ainsi le pressentiment répond de l'immortalité! » Il répandit doucement alors les deux dernières larmes qu'il a versées sur cette terre; il ne parla plus. Il pria qu'on lui jouât le superbe cantique de Gellert, sur la résurrection; Berthi le joua. Il respiroit péniblement; il avoit presque toujours les yeux fermés: un instant il les ouvrit quand le cantique fut fini; il me tendit la main, fixa ses yeux du côté du couchant. Deux ramiers privés vinrent s'asseoir sur la corniche de la fenêtre; il me les fit remarquer de la main. « Ils ne savent pas que la mort est si près d'eux, dit-il. »

Le soleil s'étoit entièrement levé, je voyois que Gustave cherchoit ses rayons. Sa respiration s'embarassoit de plus en

plus; sa tête s'appesantit; il me cherchoit de la main, et je vis qu'il ne me reconnoissoit plus. Il soupira; une légère convulsion altéra ses traits: il expira sur mon sein, une de ses mains dans celles d'Erich.....

---

Je reprends mon récit interrompu; j'avois besoin de force et de courage pour le continuer. J'ai encore devant mes yeux la plus triste des images, telle qu'elle me frappa en rentrant dans cette chambre d'où avoit disparu l'âme la plus tendre et la plus sublime. Je reculai d'horreur en voyant ce jeune et superbe Gustave couché dans le cercueil; je m'appuyai contre la porte; il me sembloit que je faisais un rêve dont je ne pouvois sortir. Je m'avançai pour le considérer encore, et soulevai le mouchoir qui couvroit ses traits; la mort y avoit déjà gravé son uniforme repos.

Je le contempalai long-temps, mais sans attendrissement; il me sembloit que ma douleur s'arrêtoit devant une pensée auguste, plus grande que la douleur; et, sur ce cercueil même, je me sentois vivant d'avenir. Mon âme s'adressoit à la sienne: « Tu as eu soif de la félicité suprême, lui disois-je; tu as détourné les lèvres de la coupe de la vie, qui n'a pu te désaltérer; mais tu respirez maintenant la pure félicité de ceux qui vécurent comme toi. » Sa bouche avoit conservé les dernières traces de cette douce résignation qui étoit dans son âme; la mort l'avoit enlevé sans le toucher de ses mains hideuses. A côté de lui étoit la table où étoient rangés tous ses papiers. A cette vue, mon cœur s'émut comme s'il étoit encore vivant. Je voyois toutes ses dispositions écrites de sa main; sa montre y étoit aussi. Je me rappelai qu'il m'avoit prié de la porter: je la pris silencieu-

sement, je la regardai, elle étoit arrêtée. Je sentis un frisson désagréable; et, en me retournant pour m'asseoir et prendre quelques forces, je renversai un des cierges; il tomba sur la poitrine de Gustave: je me précipitai pour le relever; et, en voyant l'inaltérable repos de celui qui ne pouvoit plus rien sentir ici bas, je fis un cri. « O Gustave! me disois-je, Gustave! tu ne peux donc plus rien éprouver, rien entendre! La voix gémissante de l'amitié passe à côté de toi, et ne t'émeut plus! » Je posai mes lèvres sur son front glacé: « O mon fils! mon fils!..... » c'est tout ce que je pus dire. Je restai immobile; mon âme disoit un long adieu à cet objet si cher de mes affections; et, lorsque je voulus fermer le cercueil, mes yeux tombèrent sur la main de Gustave qui étoit restée suspendue. Il avoit à un de ses doigts la bague décorée de ses armes, selon l'usage de notre pays: je voulus

la lui ôter; puis, me rappelant que c'étoit là le dernier rejetton de cette illustre maison des Linar: « Reste, lui dis-je, reste, et descends avec lui dans la tombe. » Alors mes larmes coulèrent; je replaçai cette main sur la poitrine du mort, et je fermai son cercueil.

F I N.



8109